

Collectif

SIX MOIS POUR AIMER

DIEU

SIXIEME MOIS



LES JOURS SAINTS**PREMIERE SEMAINE****Premier jour**

Je me souviens des jours saints de mon enfance et de mon adolescence, ils ont laissé une empreinte indélébile que je qualifierais de triste et de mélancolique. Le décor était planté, toutes les statues étaient recouvertes de couleurs de deuil, l'ambiance était grave, les chants monotones au sens musical du terme. Je peux aujourd'hui, avec mon amour pour l'Amour, avec ma passion pour la Passion, pour le Corps du Christ non seulement dans l'hostie, mais aussi dans la chair de son humanité et de toute l'humanité pour laquelle il est mort d'amour, je peux donc mesurer la distance qui sépare les cérémonies de ce que nous devrions vivre dans notre cœur et dans tout notre être.

Aujourd'hui je ne vois plus les représentations du Chemin de Croix, faites de plâtre moulé ou de tableaux de plus en plus stylisés, je vois des personnes vivantes avec qui j'ai une relation intime, affective, viscérale, vivre un drame qui me concerne. Comme il concerne ma fille trisomique quand je l'entends dire en regardant le crucifix : il a mal. Oui j'ai mal, très mal, car je sais que c'est à cause de moi qu'il a souffert si atrocement et j'ai une immense dette d'amour envers lui, envers le Père, envers Marie. La Croix est l'ultime parole de Dieu : je vous aime à en mourir.

Je comprends maintenant ma nostalgie d'adolescente pendant les jours saints, je rêvais du Prince Charmant, de quelqu'un qui m'aime à en mourir, de quelqu'un qui m'aime inconditionnellement, d'une manière infinie et pour l'éternité. Il était là, je le pressentais, je ne le savais pas et mon entourage l'ignorait.

Je comprends pourquoi j'ai tant pleuré le jour de ma conversion lors de l'effusion de l'Esprit Saint. Tout mon être acceptait le témoignage du sang, de l'eau et du feu. Tout devenait réel, la rédemption devenait une réalité qui me remplissait de bonheur. Je vivais la joie de mon salut, comme disait le roi David.

Dans ce dernier mois de méditation, nous allons vivre le drame divin non pas en tant que spectateur ou figurant, mais dans la pleine conscience du salut du monde. Puisse-t-il être un mois de feu, comme Blaise Pascal vécut sa nuit de feu et l'écrivit dans son mémorial :

+ L'an de grâce 1654

*Lundi 23 novembre, jour de Saint Clément, pape et martyr,
et autres au Martyrologe,*

Veille de saint Chrysogone, martyr, et autres,

Depuis environ dix heures et demie du soir

jusques environ minuit et demi

FEU

*« Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob »
non des philosophes et des savants.*

Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix

Dieu de Jésus-Christ, Deum meum et Deum vestrum.

« Ton Dieu sera mon Dieu. »

Oubli du monde et de tout, hormis Dieu.

Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile.

Grandeur de l'âme humaine.
« Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu. »
Joie, Joie, Joie, pleurs de joie.
Je m'en suis séparé : Dereliquerunt me fontem aquae vivae.
« Mon Dieu, me quitterez-vous ? »
Que je n'en sois pas séparé éternellement.
C'est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu,
et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. »
Jésus-Christ. Jésus-Christ.
Je m'en suis séparé ; je l'ai fui, renoncé, crucifié.
Que je n'en sois jamais séparé.
Il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile.
Renonciation totale et douce.
Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur.
Eternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.
Non obliviscar sermones tuos. Amen

Deuxième jour

L'onction à Béthanie



En répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour ma sépulture.

*Une femme s'approcha du Seigneur Jésus,
Tenant en ses mains un parfum de grand prix,
Sa vie à ses pieds se brise, et son amour se répand.*

En répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour ma sépulture.

*C'est une huile qui coule ton nom
C'est pourquoi les jeunes filles t'aiment.
Venez courons, le roi m'a introduite dans sa chambre.*

En répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour ma sépulture.

*Les pauvres, vous les aurez toujours avec vous,
Mais moi vous ne m'aurez pas toujours.
Que tu es beau mon bien-aimé, que tu es aimable.*

En répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour ma sépulture.

*Partout où sera proclamée la bonne nouvelle,
On redira ce qu'elle a fait pour moi.
Que tu es belle mon amie, tes yeux sont des colombes.*

En répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour ma sépulture.

*Où ont-ils mis le corps de mon Seigneur,
Tout autour de la ville, je l'ai cherché.
L'avez-vous vu, Celui que mon cœur aime ?*

Qui était Marie-Madeleine ? Les Évangiles nous rapportent plusieurs récits où une femme pécheresse répand un parfum de grand prix sur le corps de Jésus. Les exégètes – encore eux – pensent que les récits font allusion à plusieurs femmes, mais tous ne sont pas d'accord. Pour les mystiques il n'y en a qu'une, présentée comme Marie de Magdala, la sœur de Marthe et de Lazare, une pécheresse de laquelle Jésus a expulsé sept démons. Les révélations sur sa vie présentent une chronologie qui explique les apparentes contradictions. Son parcours est une démonstration des différents degrés d'amour. C'est pourquoi les saints l'ont toujours honorée d'une vénération spéciale.

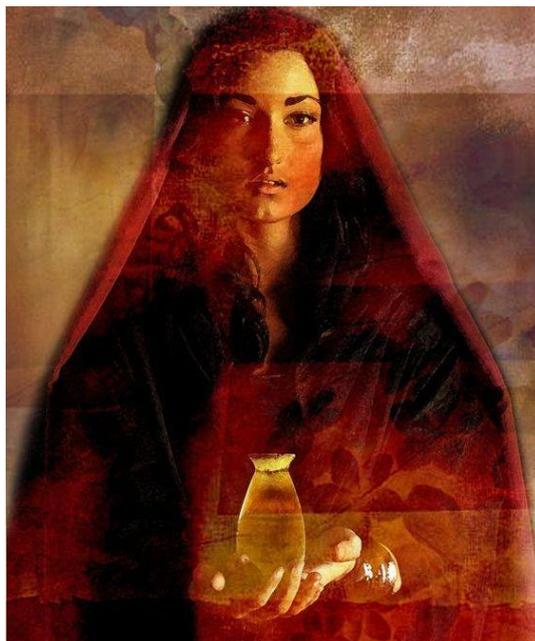
Je pourrais dire avec beaucoup de femmes : je suis Marie-Madeleine, je poursuis son parcours, puissé-je le mener à terme !

Appelons-la de son nom hébreu Myriam. Elle appartenait à une famille riche de Béthanie, à côté de Jérusalem, et elle était la sœur de Lazare et de Marthe. Cette belle femme intelligente était rebelle, car elle était en recherche de l'absolu, ce qui met tout de suite en marge dans un milieu légaliste et conformiste. Et ce n'est pas dans la ville sainte qu'elle pouvait trouver des réponses à sa grande soif d'amour et de connaissance, à son mal-être né de l'absence de l'union à Dieu. C'est donc dans sa propriété de Magdala, au bord enchanteur du lac de Tibériade, qu'elle se réfugiait pour y faire ses « expériences ». Le lac était

fréquenté dans sa partie nord par des pêcheurs, c'était la partie la plus poissonneuse. Le Sud était un lieu de villégiature pour l'aristocratie romaine, car des sources d'eaux chaudes et sulfureuses sortaient dans le lac.

Elle fréquenta donc en tant que juive riche et belle les milieux cultivés et oisifs que l'on trouve dans toutes les villes d'eau. Peut-être tomba-t-elle dans l'idolâtrie de cultes sexuels, dans la magie et autres pratiques ésotériques qui la fascinaient dans sa recherche, mais elle ne fut jamais une prostituée. En tout cas, sa participation aux rites grecs et latins lui valut une infestation démoniaque et elle fut appelée plus tard « celle dont Jésus chassa sept démons ». Elle reçut aussi le sobriquet de la magdaléenne, ce qui n'était pas flatteur et lui rappelait son passé d'errance spirituelle. La traduction Marie *de* Magdala est erronée.

Enfin, elle rencontra son Maître. C'est comme cela qu'elle l'appellera au matin de la Résurrection : « Rabbouni. » Il la guérit et c'est le premier récit de guérison non pas physique, mais spirituelle, dans les Évangiles. Qu'elle soit tombée amoureuse de l'humanité de son Maître ne fait pas de doute, mais de là à imaginer autre chose, c'est un symptôme du monde actuel. Qui s'est approché d'une personne sainte sait très bien qu'en sa présence aucune pensée impure ne lui vient. Elle était amoureuse de l'homme, mais aussi et peut-être surtout de ce qui émanait de lui, elle l'aimait « comme un dieu ». Elle buvait littéralement ses paroles et ne le quittait pas d'un pas, d'une part pour ne rien manquer de ce que disait et faisait le Maître, mais aussi parce qu'elle assistait les disciples par ses biens matériels, d'où une certaine tension entre elle et Judas qui détournait de l'argent de la bourse commune. Jésus l'aimait en retour. Comme Jean est le disciple bien-aimé, Myriam était la disciple bien-aimée, ce qui lui valut une certaine jalousie de la part des autres disciples qui étaient, la plupart du temps, à côté de la plaque alors qu'elle comprenait presque tout ! Les Évangiles apocryphes, qu'il faut prendre avec des pincettes, car ils sont manifestement issus de milieux gnostiques, en gardent mémoire. « Pourquoi l'aimes-tu plus que nous ? » rapporte l'un d'eux. On peut lire dans l'Évangile de Thomas ce curieux discours misogyne et gnostique : « Loggion 114. 1 Simon Pierre leur dit : 2 Que Mariam sorte de parmi nous, 3 parce que les femmes ne sont pas dignes de la Vie. 4 Jésus dit : 5 Voici que je l'attirerai 6 afin de la faire mâle, 7 pour qu'elle soit, elle aussi, un esprit vivant, 8 semblable à vous, les mâles. 9, Car toute femme qui se fera mâle 10 entrera dans le royaume des cieux. » Pas d'allusion à une relation charnelle à la Dan Brown.



Il est évident qu'au cours de ces années Myriam grandit dans la connaissance du Royaume de Dieu, mais cela ne suffit pas pour en faire une sainte... Son amour aussi grandit jusqu'à la passion qui lui fait commettre des actes insensés et publics, comme ses onctions où elle répand sur le corps de Jésus un parfum dont la valeur s'élevait au prix d'une maison d'aujourd'hui. Le contact est physique, elle le couvre de baisers, comme le rapporte l'Évangile, mais ce sont des baisers de vénération dans le pressentiment que l'être cher va mourir. Comme elle ressemble à une folle en Christ, telles que la sainte Russie en a connues ! Elle connaît par avance un déchirement humain qui lui fait verser des larmes d'amour et de chagrin.

Troisième jour

Myriam est, après la Vierge Marie, la femme la plus importante des Évangiles. Elle sera appelée l'Apôtre des apôtres. De fait, elle est la première à voir Jésus ressuscité et à aller proclamer que le Christ est ressuscité. Racontar de femme, diront des disciples, mais ils courent au tombeau pour constater l'absence. Ils ne rencontrent pas Jésus.

« Marie était restée dehors, près du tombeau, et elle pleurait. Tout en pleurant, elle se penche vers le tombeau et elle voit deux anges vêtus de blanc, assis à l'endroit même où le corps de Jésus avait été déposé, l'un à la tête et l'autre aux pieds. « Femme, lui dirent-ils, pourquoi pleures-tu ? » Elle leur répondit : « On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis. » Tout en parlant, elle se retourne et elle voit Jésus qui se tenait là, mais elle ne savait pas que c'était lui. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Mais elle, croyant qu'elle avait affaire au gardien du jardin, lui dit : « Seigneur, si c'est toi qui l'as enlevé, dis-moi où tu l'as mis, et j'irai le prendre. » Jésus lui dit : « Marie. » Elle se retourna et lui dit en hébreu : « Rabbouni » – ce qui signifie maître. Jésus lui dit : « Ne me retiens pas ! Car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Pour toi, va trouver mes frères et dis-leur que je monte vers mon Père qui est votre Père, vers mon Dieu qui est votre Dieu. » Marie de Magdala vint donc annoncer aux disciples : « J'ai vu le Seigneur, et voilà ce qu'il m'a dit. » (Jn 20, 11-18)

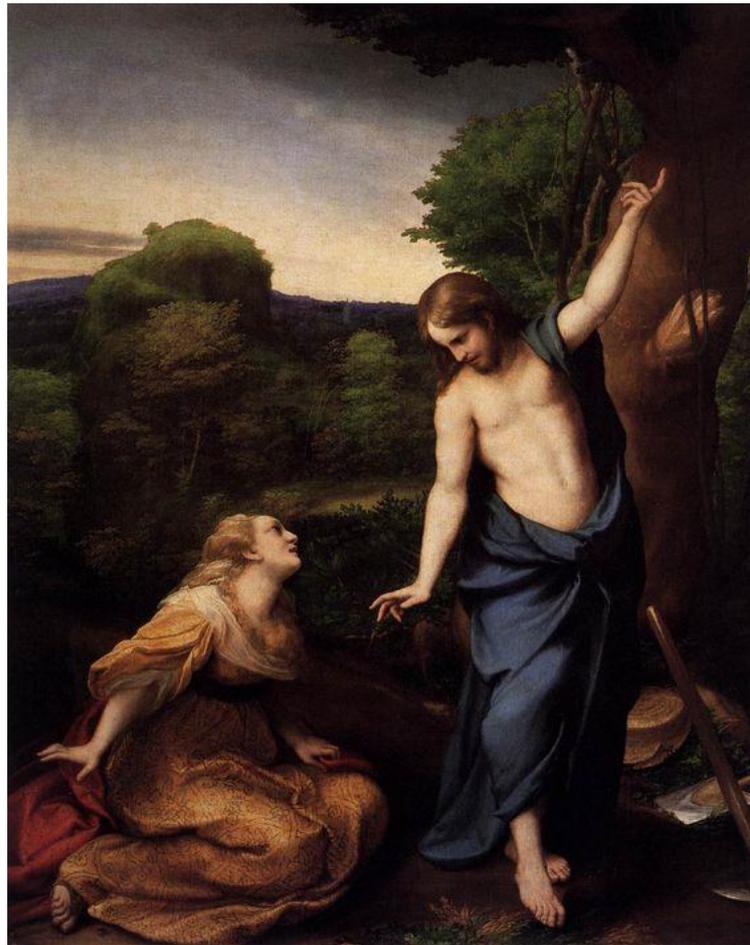
Pourquoi Myriam ne reconnaît pas Jésus ? Elle connaît par cœur les traits du visage adoré. Jésus l'a appelée « Femme ». Elle ne reconnaît pas le son de sa voix, la signature vocale qui est unique et résonnait jusque dans ses rêves. « La voix du Bien-aimé, le voici qui vient » dit le Cantique. Le Ressuscité est comme un étranger. Les disciples d'Emmaüs connaîtront la même aventure, eux aussi l'ont écouté pendant des heures et en chemin il leur parle en abondance pendant des heures. Ils ne prennent pas conscience de la brûlure qui se produit dans leurs cœurs. Ils le reconnurent à la fraction du pain, cette autre modalité de la présence. Il en va de même pour Myriam, elle doit accéder à une autre modalité de connaissance, celle de l'identité profonde qui se cache dans les profondeurs du nom. Jésus lui dit « Marie », l'Amour l'appelle par son nom. Personne n'avait jamais prononcé son nom de cette manière-là, par l'essence du nom. Il y avait des milliers de Marie à Jérusalem, mais une Marie était unique et la voix de Jésus pénètre jusqu'au plus profond de son identité. En même temps que se révèle la véritable identité du Fils de l'homme

Il y a des milliards d'hommes et de femmes sur terre, mais mon identité est unique. Un jour l'Amour m'a appelée par mon nom et comme j'aime écouter la chanson de Leonard Cohen : Love calls you by your name. ¹ La brebis reconnaît la voix du Bon Berger et le suit,

¹ <https://www.youtube.com/watch?v=Dkyiu3GZ8eQ>

quelquefois au tout dernier moment, dans le pire de la vie : l'Amour nous appelle par notre nom.

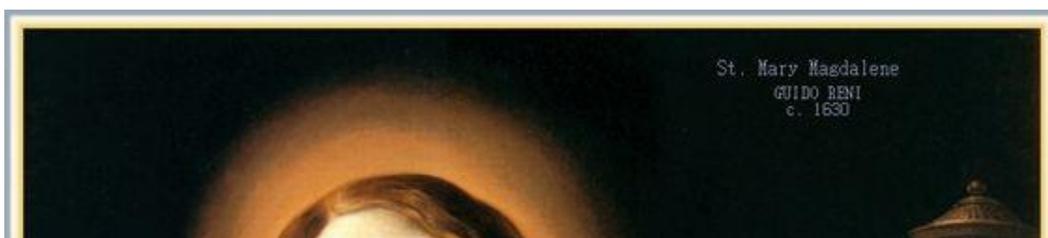
Comment ne pas songer au nom, à l'identité que nous ne connaissons pas vraiment nous-mêmes, tel qu'il est mentionné dans l'Apocalypse 2,17 : « Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises. Au vainqueur je donnerai de la manne cachée, je lui donnerai une pierre blanche, et, gravé sur la pierre, **un nom nouveau que personne ne connaît sinon celui qui le reçoit.** »



Si Myriam veut passer de la contemplation amoureuse au mariage mystique, elle devra entrer dans un autre mode de relation, qui la transformera, qui l'unira pour toujours à son Bien-Aimé. Le Cardinal de Bérulle, dans ses « Élévations sur la Madeleine », dit qu'elle entre dans l'amour séparant. Elle va connaître la Nuit, les nuits. C'est le sens de son séjour à la Sainte Baume, elle devra traverser une mer, elle qui est l'une des Saintes-Maries de la Mer. Je ne comprends pas pourquoi on parle d'elle dans l'histoire de l'art et de la spiritualité comme Madeleine pénitente. La pénitence est derrière elle, tous ses péchés lui ont été remis. Elle va faire l'expérience de la transformation en Dieu. Certains tableaux ne la représentent pas en larmes dans sa grotte, les larmes aussi sont derrière elle, mais en

extase. Elle est vraiment la patronne et l'amie de ceux qui sont entrés dans les dernières demeures de l'Amour.

La traduction latine du *Nolli me tangere* a fait couler beaucoup d'encre et donné lieu à des interprétations erronées. 'Ne me touche pas' devrait plutôt être traduit par 'ne me prends pas, ne me retiens pas, je dois monter vers le Ciel'.



Quatrième jour

L'Eucharistie

Après avoir lu et assimilé dans la méditation ce texte extrait du livre des Visions d'Angèle de Foligno, vous ne communierez plus jamais de la même façon. Je vous souhaite cette immense bénédiction.

« Parlons un moment du sacrement de l'amour, parlons de l'Eucharistie.

C'est lui qui provoque dans l'âme la prière ardente, c'est lui qui réveille la vertu d'impétration, et la puissance d'arracher à Dieu. C'est lui qui creuse l'abîme de l'humilité ; c'est lui qui allume les flammes de l'amour. J'ai non la pensée vague, mais la certitude

absolue que si une âme voyait et contemplant quelque-une des splendeurs intimes du sacrement de l'autel, elle prendrait feu, car elle verrait l'amour divin. Il me semble que ceux qui offrent le sacrifice, ou qui y prennent part, devraient méditer profondément sur la vérité profonde du mystère trois fois saint, qu'il ne faut pas marcher au pas de course dans cette contemplation, mais demeurer immobile, fixe, enfoncé, absorbé, abîmé. Quoique les mystères du sacrement soient absolument ineffables, je vais tâcher de présenter (310) sept considérations qui doivent être méditées en détail et une à une.

Ce mystère est absolument nouveau, absolument admirable, absolument supérieur à la raison. Il fut annoncé d'avance, comme nous le voyons dans l'Écriture ; mais s'il est ancien quant à la figure, il est nouveau quant à l'accomplissement, quant à la réalité. Il est certain que par la vertu des paroles consécra-trices, l'Homme-Dieu changea le pain et le vin en son corps et en son sang ; il est certain que le prêtre son ministre, accomplit à l'autel, en vertu du pouvoir qu'il a reçu, le même acte de puissance.

Quand il prononce sur le pain et le vin les paroles de la consécration, ces matières sont transubstantiées dans le vrai corps et le vrai sang de l'Homme-Dieu. Il reste la couleur du pain et du vin, leur saveur, leur apparence, leurs accidents ; mais ces accidents ne portent pas sur le corps de Jésus-Christ, ils portent sur eux-mêmes, la puissance divine leur ayant donné des ordres supérieurs à leur nature. La couleur est donc ici en elle-même, la saveur en elle-même, la blancheur en elle-même : chaque qualité détachée de toute substance porte sur elle-même. Voilà en vérité la grande innovation qu'a faite le bras de la sagesse, armé de puissance et de bonté : le corps et le sang du (311) Christ poursuivent dans ses élus, après la communion, la grande nouveauté, et accomplissent l'inconnu. Or, en face du sacrement, que nul ne s'étonne : avez-vous mesuré la toute-puissance ? Sur tant d'autels à la fois, en deçà et au-delà de la mer, ici et là, ailleurs encore ! Oh ! Que personne, mes enfants, n'ait l'audace de s'étonner, car il a dit lui-même :

« Je vous suis incompréhensible ; je suis Dieu, j'agis sans vous, et le mot impossible n'a pas de sens pour moi. J'aurais pu vous faire capables de comprendre ; j'ai mieux aimé vous laisser le mérite de la foi : croyez et ne doutez pas. »

Secondement, le sacrement est souverainement aimable, et plein de vertu pour allumer le feu. Ni la crainte ni l'intérêt ne l'a institué : il est l'acte d'une force dont je ne sais pas le nom, à moins que ce ne soit un amour sans mesure. Jésus-Christ l'a institué, parce que son amour dépasse les paroles. Comme ses entrailles criaient vers nous, il s'est jeté là tout entier, tout entier, et pour toujours, jusqu'à la consommation des siècles. Ce n'est pas seulement en mémoire de sa mort qu'il institua l'Eucharistie ; non, c'est pour rester tout entier avec nous, tout entier et pour toujours.

Si vous voulez pénétrer dans cet abîme et (312) regarder devant vous, la première condition est d'avoir de bons yeux. Pressentant au moment de la Cène la séparation corporelle, vaincue par l'amour qui veut unir, il s'est substitué lui-même, et a inventé un mode inouï d'unité. O Amour inextinguible ! La présence de la mort lui était déjà présente, il voyait venir sur lui l'agonie inénarrable ; c'est alors qu'il se donne à nous, qu'il invente un moyen de ne pas nous quitter ; car ses délices sont d'être avec les enfants des hommes ! Quelle cruauté faudrait-il pour contempler profondément cet amour, et ne pas aimer soi-même ce grand

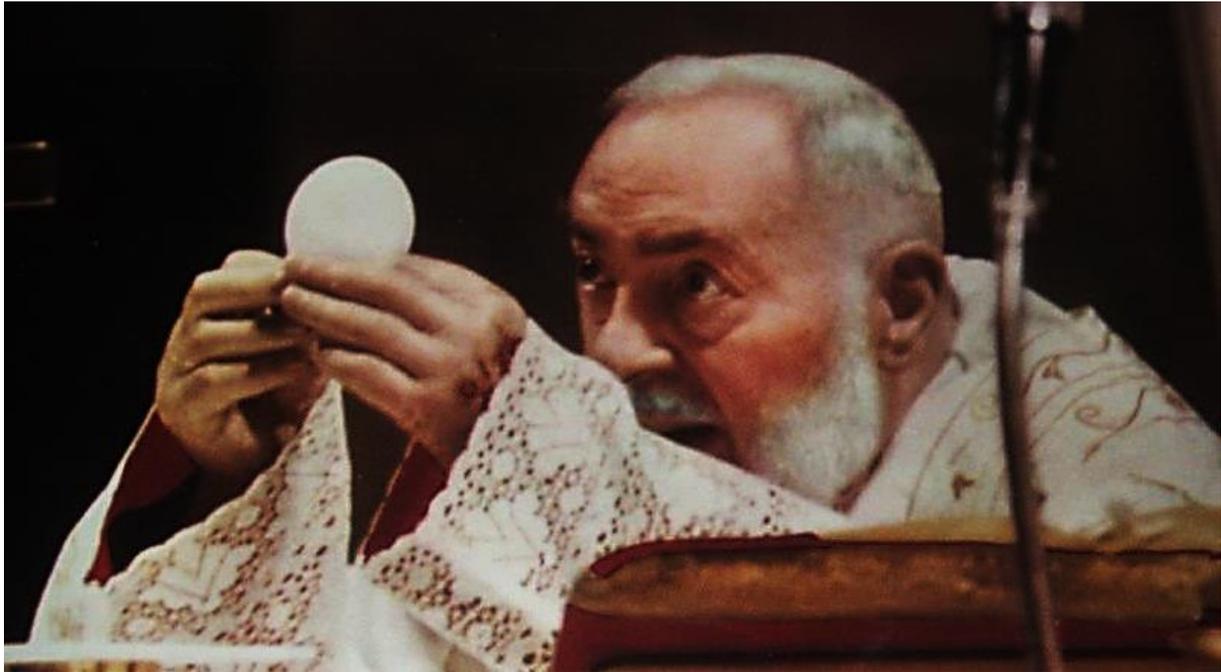
ami, sur qui l'oubli n'eut prise ni dans la vie ni dans la mort, mais qui a voulu se donner tout entier, avec toute sa grandeur, pour faire l'unité ? Je crois, en vérité, qu'il n'y a pas une âme au monde qui, si elle pesait cet amour, ne fût pas attirée et transformée en lui.

Cinquième jour

En troisième lieu, ce sacrement renferme des mystères de compassion : il provoque l'âme. Jésus-Christ l'institua au milieu d'une douleur mortelle et ineffable : il allait quitter ses disciples, la Vierge, sa chère mère. C'était l'instant suprême, l'instant de la séparation, et il voyait devant lui tous ceux qui allaient l'abandonner. Celui-ci allait le trahir, celui-là le renier ; il se donne à l'un et à l'autre. Ses frères lui (313) préparaient des douleurs inouïes, au milieu desquelles l'attendait l'abandon ; il pressentait la mort avec ses horreurs, les coups, les injures, la croix, les clous, etc. ; il allait suer le sang après la Cène, suer le sang dans la prière, non pas quelques gouttes de sang, mais des ruisseaux qui allaient couler à terre.

Et cependant il n'eut pas de repos qu'il n'eût institué le mystère qui le donne, et une des propriétés de ce mystère, c'est de renouveler mystérieusement la mémoire de la Passion et du sang versé. « Toutes les fois que vous ferez ceci, dit-il, faites-le en mémoire de moi. » Dites-moi si vous connaissez une âme qui puisse voir ces douleurs sans se transformer en elles : si elle existe, cette âme refuse la communion du cœur.

En quatrième lieu, ce sacrement est une montagne sans sommet ; il a la vertu de creuser l'abîme d'où l'humilité lance au ciel l'adoration la moins indigne. Celui qui l'a institué, c'est l'Homme-Dieu, c'est le Seigneur incréé. L'âme, dans sa contemplation, doit regarder à la fois le sacrement dans la Personne qui l'a institué, et dans la substance qu'il contient. Il contient le Dieu incréé, invisible, omnipotent, omniscient, juste, très haut et miséricordieux, créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et des choses invisibles : et voilà le sommet de la montagne. Sur une de ses crêtes intermédiaires, nous rencontrons l'humanité de Jésus-Christ ; humanité, divinité, deux natures, une personne, union hypostatique ! Quelquefois l'âme, dans la vie présente, reçoit de l'humanité du Christ une joie plus intense que de sa divinité, parce que l'âme, moins disproportionnée à la première chose qu'à la seconde, a plus de capacité pour jouir de celle-là. L'âme, qui est la forme du corps, jouit du Dieu incréé dans le Dieu fait homme. Ô Jésus-Christ créateur ! Ô Jésus-Christ créature ! Ô vrai Dieu et vrai homme ! Ô vraie chair ! Ô vrai sang ! Ô vrais membres d'un vrai corps ! Ô union ineffable ! Ô rencontres d'immensités ! Ô Seigneur Adonāï ! Je vais de votre humanité à votre divinité, de votre divinité à votre humanité ; je vais et je reviens. L'âme, dans sa contemplation, rencontre la divinité ineffable, qui porte en soi les trésors de richesse et de science. Ô trésors impérissables ! Ô divinité ! C'est en toi que je puise les délices nourrissantes, et tout ce que je dis, et tout ce que je ne peux pas dire ! Je vois l'âme très précieuse de Jésus, avec toutes les vertus, tous les dons du Saint-Esprit, et l'oblation très sainte, très sainte et sans tache. Je vois ce corps, le prix de notre rédemption ; je vois le sang où je puise le salut (315) et la vie, et puis je vois ce que je ne peux pas dire. Voici vraiment, sous ces voiles, Celui qu'adorent les Dominations, devant qui tremblent les Esprits et les Puissances redoutables. Oh ! Si nos yeux s'ouvraient comme leurs yeux, quels prodiges feraient en nous, aux approchés du mystère, le respect et l'humilité ! Où est-il, où est-il, celui qui pourrait garder son orgueil s'il contemplait ce que je contemple, et n'être pas terrassé dans son cœur et dans son corps ?



Cinquièmement, ce sacrement possède une vertu de sublimité qui élève l'âme vers les choses du ciel. La Trinité l'a institué pour se rattacher ce qu'elle aime, pour arracher l'âme à elle-même et l'emporter à Dieu, pour l'enlever aux créatures, pour l'unir à l'Essence incréée, pour la faire mourir aux choses du péché et vivre selon l'Esprit dans la sphère des choses divines. Sa bonté infinie et sainte l'a institué pour unir, pour incorporer Dieu à l'homme, l'homme à Dieu ; pour que réciproquement l'un et l'autre se donnent l'hospitalité, pour qu'ils se portent l'un l'autre, et que notre faiblesse ait ce qu'il faut pour la guérir.

Si vous suivez par le regard d'une contemplation profonde ce mouvement du Seigneur, qui s'incline du haut des cieux et vient vous prendre par la main pour vous sauver de (316) l'ennemi terrestre, il vous sera difficile de ne pas être entraîné par lui.

Sixième jour

En sixième lieu, ce sacrement est d'une valeur suprême : il est le don des dons et la grâce des grâces. Quand le Dieu tout-puissant et éternel vient à nous avec toute la perfection de l'humanité trois fois sainte de la divinité, il ne vient pas les mains vides. Pourvu que vous ayez fait l'épreuve que demande l'Apôtre, et que vous ne soyez pas dans l'intention de pécher, il vous fait remise des peines temporelles, vous fortifie contre les tentations, restreint la puissance de vos ennemis, et augmente vos mérites. C'est pourquoi je vous recommande à la fois, dans la réception du sacrement de l'autel, la fréquence et le respect. Saint Augustin dit quelque part, il est vrai : « Quant à la communion quotidienne, je ne la blâme ni ne la loue. » Mais lui-même dit ailleurs : « Vivez de façon à communier tous les jours. » Quelle était donc sa pensée quand il a dit la première parole ? Voyant que dans l'Eglise les bons sont mêlés aux mauvais, il n'a pas blâmé la communion quotidienne, dans la crainte d'en écarter les bons, et s'il a dit qu'il ne la louait pas, c'était uniquement dans la crainte d'autoriser les mauvais.

Les autres bienfaits du sacrement dignement (317) reçu sont absolument au-dessus des paroles. Il est impossible de mesurer l'océan de grâces qu'apporte avec elle une seule communion, si l'homme n'oppose pas de résistance.

Enfin, ce sacrement est le sacrement des louanges, digne d'admiration au-delà des mots et des pensées. Toute bonté, toute beauté, toute sainteté sont en lui.

Il renferme le souverain Bien incréé et le souverain Bien créé, l'essence divine et l'humanité de Jésus-Christ. Pourquoi la louange de la terre n'est-elle pas comme celle des cieux, superbe, ininterrompue ? Les anges chantent l'éternel Sanctus et leur chant ne s'arrête pas : les saints et les bienheureux voient et sentent le sacrement sublime. Enveloppés dans le sacrifice de louanges comme dans les plis d'un manteau de gloire, ils vivent dans l'Essence infinie qui fait leur béatitude. Toujours en présence du souverain Bien, du Dieu incréé et du Dieu incarné, ils le reconnaissent et l'adorent dans le sacrement de l'autel. Ils reçoivent de notre sacrement une nouvelle douceur, une nouvelle joie, une nouvelle puissance d'adorer, qui tient à l'universelle harmonie, à l'universelle communion. Ils communient à la fois à la tête et aux membres du Corps mystique. Ils voient, sentent et savent que le mystère très haut est une des (318) joies de Jésus-Christ, une des manifestations de sa bonté, une des complaisances de son amour unitif.

C'est pourquoi les anges et les saints jouissent du mystère qui leur ouvre une source de louange ; ils partagent la complaisance de Jésus-Christ ; ils jouissent de ses délices. Les bienheureux de l'Église triomphante voient avec des transports de joie les grâces qui coulent sur l'Église militante par le canal du sacrement de l'autel. Que le ciel et la terre se répondent, que toute lèvre s'ouvre pour la même adoration ! »

Septième jour

L'Eucharistie : suite du texte d'Angèle de Foligno

« Quand l'homme approche de l'Eucharistie, je l'engage à se demander quel est celui qui approche, quel est Celui vers qui il approche, comment il approche, pourquoi il approche. Il approche d'un Bien qui est le souverain Bien et la cause de tout bien, le Bien unique, sans lequel rien ne participe à sa bonté. C'est le Bien suffisant et remplissant, qui rassasie de grâce et de gloire les saints et les esprits, les âmes et les corps. Il s'approche pour recevoir le Dieu incarné, le souverain Bien, qui, dans la créature, rassasie, surpasse et glorifie ; qui, en dehors des créatures, se déploie sans borne et sans mesure ; souverain Bien que la créature ne peut ni connaître ni posséder que dans la mesure où (319) il se livre pour être connu et possédé, et il se livre dans la mesure où chaque créature est capable de lui.

Chaque créature, suivant la quantité d'être qu'elle a reçue de l'Essence infinie, est plus ou moins capable de Celui qui est l'Etre et qui est la source de l'Etre, et qui est supersubstantiel. Il s'approche du Bien, hors duquel il n'y a pas de bien. Ô souverain Bien ! Ô Bien non considéré, non connu, non aimé, trouvé par ceux-là seuls qui donnent tout pour avoir tout ! Ô mon Dieu ! Si l'homme regarde la bouchée de pain qu'il va manger, comment fait-il pour ne pas considérer, dans le plus profond recueillement de son âme et de son corps, cet

Éternel, cet Infini, qui va devenir pour lui, suivant ses dispositions intimes, ou la mort, ou la vie ? « Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Oh ! Approchez donc d'un tel Bien et d'une telle table avec un grand tremblement resplendissant d'amour ! Allez dans votre blancheur, allez dans votre splendeur ; car vous allez au Dieu de toute beauté, au Dieu de gloire, qui est la sainteté par excellence, la félicité, la béatitude et l'altitude, la noblesse, l'éternelle joie de l'amour sans mensonge : allez donner et recevoir l'hospitalité trois fois sainte ; (320) allez, dans la blancheur de votre pureté, pour être purifié ; allez dans la force de votre vie, pour être vivifié ; allez, dans l'éclat de votre justice, pour être justifié ; portez à l'autel l'intimité de l'union divine pour recevoir l'unité plus intime, pour être incorporé à Celui qui vous attend.

Ô Dieu incréé, et doucement incarné, l'homme a mangé votre chair, il a bu votre sang : qu'il ne fasse plus qu'un avec vous dans les siècles des siècles. Amen ! »

Un texte extrait du journal de Marthe Robin va nous pousser à aller plus loin : « Si l'on me demandait : « Que vaut-il mieux faire, l'oraison ou la sainte communion ? »... Les deux sont vivement à conseiller. Mais s'il faut porter une préférence, je crois que je répondrais : l'oraison ; car l'oraison est une disposition et une préparation immédiate à la sainte communion. » Paroles qui pourraient nous perturber, la célébration de l'Eucharistie n'est-elle pas le sommet de la vie ecclésiale ? Certes, mais le corps est fait de membres, et chaque membre devrait vivre une union mystique, par l'oraison, au Corps du Christ. Malheureusement, beaucoup pratiquent la communion comme un acte extérieur. C'est en permanence que nous devrions demeurer unis au Corps eucharistique. Les mystiques nous apprennent un mode de communion qui prépare et continue la Messe. Certains communient dans la solitude de leur ermitage d'une manière spirituelle, certains sont communiés par un ange. Le texte suivant nous le confirme.

Renouvellement mystique des sacrements chez sainte Gertrude d'Hefta

« Un jour, en examinant sa conscience, elle y trouva une faute dont elle aurait voulu se décharger. Mais, dans l'impossibilité de trouver un confesseur, elle se réfugia, comme de coutume, auprès de son unique consolateur, le Seigneur Jésus-Christ, et tout en gémissant lui exposa son embarras. Le Seigneur lui répondit : « Pourquoi te troubler, ô ma Bien-Aimée ? Chaque fois que tu le désireras, moi qui suis le souverain prêtre et le vrai pontife, je serai à ta disposition pour renouveler en ton âme, par une seule opération, les sept sacrements. J'agirai alors avec plus d'efficacité que jamais prêtre ni pontife ne le pourraient en les administrant l'un après l'autre : je te baptiserai dans mon sang précieux ; je te confirmerai dans la puissance de ma victoire ; je t'épouserai dans la foi de mon amour ; je te consacrerai dans la perfection de ma vie très sainte ; je briserai les liens de tes péchés dans ma bonté miséricordieuse. **Dans l'excès de ma charité, je te nourrirai de moi-même**, et je me rassasierai à mon tour en jouissant de toi. Par la suavité de mon Esprit, je te pénétrerai intérieurement d'une onction si efficace, que la douceur de la dévotion paraîtra découler de tous tes sens et de toutes tes actions. Tu seras ainsi de plus en plus sanctifiée et adaptée aux jouissances de la vie éternelle. »



DEUXIÈME SEMAINE**Premier jour**

L'agonie



Avant d'entrer dans la compassion à l'agonie de Jésus, il nous faut comprendre que si Jésus, vrai Dieu et vrai homme, possède deux natures, il possède aussi deux volontés, une volonté humaine et donc une liberté, et une volonté divine. Dans sa vie terrestre Jésus a fait coïncider les deux volontés, nous montrant ainsi le chemin de la perfection chrétienne. L'union de volonté, c'est ce que nous demandons chaque fois que nous prions le Notre Père en demandant que sa volonté soit faite. Au fond de tout homme on peut trouver la volonté divine, mais nous vivons un véritable et douloureux conflit entre notre ego et notre volonté propre, et ce que nous pensons être la volonté de Dieu. C'est notre grand drame et notre malheur, que Jésus va assumer et dépasser dans l'agonie. Elle est sans doute le moment de la Passion où il a le plus souffert. La souffrance psychique, dans des angoisses extrêmes, est beaucoup plus intense que les souffrances physiques. Nous avons du mal à nous en rendre compte, car dans notre peur de devenir fous, nous tenons bien à distance les malades psychiatriques que Marthe Robin considérait comme des rédempteurs. Dans sa kénose, dans sa descente dans les profondeurs, dans les abîmes de la condition humaine, Jésus a choisi de vivre ce que vivent les schizophrènes et les mélancoliques, avec chacun leur type d'angoisses qui sont abominables et qui fait qu'on les attache ou qu'on les confine nus dans des chambres capitonnées pour qu'ils ne puissent se mutiler ou mettre fin à leurs jours.

Comme la Vierge a dit « oui » à l'Incarnation et a livré son corps pour que la volonté de Dieu se fasse en elle, Jésus dit « oui » au moment de l'agonie, au terme d'une longue lutte, à la rédemption de l'humanité. L'agonie est une angoisse ultime où l'être se resserre tellement qu'il semble qu'aucune issue n'est possible. Même sans être malade psychiatrique, certains d'entre vous ont pu faire l'expérience d'une attaque de panique. Il semble alors que l'angoisse est sans fin et sans issue, qu'elle est une folie qui va demeurer toujours, alors que,

montre en main, elle ne dure jamais plus de vingt minutes, mais elle semble une éternité. Chez certains malades l'angoisse est tellement forte qu'ils transpirent du sang.

La volonté humaine de Jésus va dire « oui » en toute connaissance de cause. L'agonie est la dernière tentation du Christ (rien à voir avec le film qui porte ce nom et voudrait nous faire croire que c'est une tentation charnelle). Le démon va s'acharner sur lui et lui montrer toutes les éventualités que son sacrifice ne servira à rien, que les hommes la refuseront, qu'il est d'autres moyens de soumettre la volonté des hommes à la volonté de Dieu, qu'il est donc possible que la coupe s'éloigne des lèvres de Jésus.

Jésus avait dit à ses disciples : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. » (Jn 4,34) Il va retrouver ce que les Pères appellent la « synergie » des deux volontés qui s'unissent en disant : « Que ta volonté soit faite et non la mienne. » Nous penserons à l'agonie de Jésus chaque fois que dans notre vie nous sentirons un déchirement ou même une tension entre nos « deux volontés », entre deux désirs, entre deux conceptions du monde. Car c'est la vocation de tout homme, et non pas seulement des consacrés, non seulement de vouloir faire la volonté de Dieu (que nous gardons souvent et volontairement dans le flou) mais de faire converger notre volonté humaine et la volonté divine. Et c'est le travail de toute une vie. Bien que nous puissions des grâces spéciales, qui ne nous seront jamais refusées. N'ayez pas peur de faire des prières imprudentes, audacieuses comme en rédigeant un acte d'offrande. Le fruit est que nous connaîtrons, dès cette terre le bonheur de la Rédemption et que nous deviendrons efficaces dans l'apostolat. Notre nourriture deviendra alors de faire la volonté de Dieu et d'accomplir son œuvre. N'oublions pas que c'est un passage obligé, soit dans ce monde soit dans l'autre : il faut boire cette coupe jusqu'à la lie : « Jésus leur dit : Pouvez-vous boire la coupe que je vais boire, ou être baptisés du baptême dont je vais être baptisé ? » Ils lui dirent : « Nous le pouvons. » Jésus leur dit : « La coupe que je vais boire, vous la boirez, et du baptême dont je vais être baptisé, vous serez baptisés. » (Mc 10, 38-39)

Deuxième jour



Avec sainte Angèle de Foligno, cette folle d'amour du XIII^{ème} s, nous possédons ce que je considère comme le plus beau texte sur la souffrance de Jésus. Il est le plus beau parce qu'il est vécu de l'intérieur et parce que dans ses visions, Angèle a participé autant qu'il était

possible à un être humain, à la douleur physique, psychique et corporelle de Jésus. D'autres l'ont connue, mais elle est la seule à la décrire et donc à la mettre à notre portée.

Douleur, compagne de Jésus-Christ.

« La troisième compagne de Jésus-Christ, plus assidue, plus intime que les deux autres, ce fut cette souveraine douleur qui, depuis l'heure où son âme fut unie à son corps, ne quitta plus le Fils de Dieu. Au premier instant de l'union hypostatique, cette âme fut remplie de la Sagesse suprême. À la fois voyageur et compréhenseur, dans le sein de sa mère, Jésus commença à sentir la souveraine douleur : toutes les peines que son âme et son corps devaient porter pour nous, il les connut, il les vit, il les pesa, il les pénétra dans leur ensemble et dans leur détail. Quand la mort approcha, il entra en agonie. Sa science certaine de sa mort prochaine, envisagée dans toutes ses horreurs, fit pénétrer en lui la tristesse sans nom : il sua le sang et la terre but cette sueur. Ainsi l'âme du Christ, prévoyant la Passion dans le sein de sa mère, connut déjà l'angoisse immense : cependant le corps n'était pas encore associé à ses tortures.

Jésus-Christ voyait d'avance les mouvements de ces langues infâmes, et chacun des sons que produirait chacune d'elles, tous ses supplices, sa mort, la honte et la douleur, toutes les tortures pour lesquelles il naissait, pour lesquelles il entra parmi nous, tout lui était présent d'une présence prophétique et incessante, avec toutes les circonstances du temps marqué, de l'instrument employé, et de la mesure indiquée. Il se voyait vendu, trahi, renié, abandonné, lié, souffleté, moqué, frappé, accusé, blasphémé, maudit, flagellé, jugé, réprouvé, condamné, conduit au Golgotha, comme un voleur dépouillé, nu, crucifié, mort, percé de la lance ; où habitait-il, sinon dans la douleur ? Il connaissait chaque coup de marteau, chaque coup de fouet, chaque trou, chaque clou, chaque larme, chaque goutte de sang : il avait compté d'avance ses soupirs, ses gémissements, ses plaintes et celles de sa mère. Dans cette considération profonde et continuelle, comment la compagne de sa vie, comment la douleur l'aurait-elle abandonné ?

Outre les douleurs de l'avenir, senties prophétiquement, celles du présent furent innombrables. À l'heure de sa naissance, il ne fut ni déposé dans un bain, ni couché sur la plume, ni enveloppé de fourrures. Il fut placé sur le foin, entre deux bêtes, dans une étable sans douceur. Et lui, le plus tendre des nouveau-nés, il commença à subir, en ouvrant les yeux, les rigueurs matérielles. Immédiatement après la crèche, voici un long voyage entrepris par cet enfant, un vieillard, puis une femme, la plus douce des mères, la plus délicate des vierges. Il faut aller en Égypte à travers ce désert immense, où les fils d'Israël vécurent quarante ans sans moyens humains. Puis ce furent les voyages au temple qu'il faisait régulièrement, suivant l'ordre établi. L'enfant faisait la route à pied, et la distance était bien grande.

À l'âge d'homme, aussitôt après son baptême, il entra au désert, où il souffrit de la faim et de la soif, au point de donner au diable une espérance ; car c'est ici que se place la première tentation. Jésus allait à pied à travers les campagnes, les villes, supportant la faim, la soif, la pluie, la chaleur, la froidure, la sueur, la fatigue, toutes les misères, et enfin la mort. Et, s'il porta son fardeau, ce fut pour chasser Satan, pour le renverser, pour indiquer aux hommes la voie vraie, pour leur annoncer la pénitence dans sa forme la plus humble, pour les attirer à sa suite, pour donner l'exemple, pour montrer où est le bonheur et la gloire. Quant aux

douleurs de la Passion, elles sont au-dessus des paroles de l'homme et des soupçons de son cœur. La douleur de Jésus fut multiple et ineffable.

Parlons d'abord de ses compassions. Sa compassion pour le genre humain, qu'il aimait d'un amour immense, le remplit d'une douleur aiguë et déchirante. Ce n'était pas seulement une compassion générale pour l'espèce humaine tombée et condamnée ; c'était une compassion immense, particulière à chaque individu. Et il ne voyait pas seulement d'une vue générale les péchés de chaque individu ; il mesurait exactement chaque péché et chaque châtiment, dans le passé et dans l'avenir. Chaque homme passé, présent ou futur, chaque péché de chacun de ces hommes perça d'une douleur sans mesure. Celui qui nous aimait avec une miséricorde et une compassion sans mesure. S'il était un regard capable d'entrer dans les détails innombrables des péchés humains et des souffrances humaines, ce regard-là verrait quelque chose de ce qu'a souffert le Christ pour nous. Il aimait chacun de ses élus d'un amour ineffable. La profondeur de cet amour, mesuré sur chacun d'eux, rendit continuellement présentes à Jésus toute offense et toute peine passée, présente ou future, et telle était sa compassion pour chaque douleur qu'il les prit toutes sur lui dans une douleur immense. Ce fut cette compassion, immense, épouvantable, qui précipita Jésus vers la croix, vers la mort, vers l'abîme des tortures. Il voulait nous racheter ! Il voulait nous soulager !

Une des douleurs les plus oubliées de Jésus-Christ fut sa compassion pour lui-même. Ses tortures innombrables, et l'ineffable douleur dont il se voyait menacé, firent qu'en se regardant lui-même, il eut le cœur déchiré. Voyant et considérant que la mission qu'il tenait de son Père était de porter le poids de tous les péchés et de toutes les douleurs des élus, sentant que ces choses terribles étaient infaillibles, certaines, immanquables, et qu'il était dévoué corps et âme à leur étreinte, il fut saisi, en se regardant, d'une pitié déchirante.

Imaginez l'état de l'homme qui verrait d'une vue prophétique et infaillible la plus inouïe, la plus ineffable douleur s'approcher de lui, avec la certitude d'être atteint, et qui aurait continuellement devant les yeux les détails de toutes ses tortures : il aurait pitié de lui-même. Mais jusqu'où grandirait cette pitié, si la douleur prévue et imminente était sans proportion, et s'il était doué d'une intelligence et d'une sensibilité effrayante, pour sonder d'avance l'abîme de ses tortures, leur nature et leur qualité ? Ces suppositions se sont réalisées dans le Christ, et tout ce que je dis n'est rien près de la réalité de ses angoisses. Si je descends, à ces comparaisons, c'est pour mettre quelque chose de son agonie à la portée de cette grossière intelligence humaine. Sa Passion fut toute sa vie dans sa mémoire. Mais voici une des souffrances les plus inconnues de Jésus-Christ. Ce fut sa compassion pour Dieu le Père, pour le Père des miséricordes. L'amour de Jésus pour le Père, pour le Dieu de toute compassion, dépasse les conceptions de l'homme. Voyant Dieu, l'objet de son immense amour, à ce point blessé de compassion pour nous qu'il livrât son Fils unique, son Bien-Aimé à la mort, et qu'il se fût livré lui-même, si cela eût été convenable, il fut saisi d'une douleur immense, et eut pitié de cette pitié. Pour inventer un remède, un soulagement au cœur de son Père, il s'humilia jusqu'à la mort et obéit jusqu'à la croix. Mais la parole humaine ne peut aborder les souffrances que j'entrevois. Je vais parler sans espérance de me faire entendre. J'affirme que la douleur du Christ fut chose ineffable. Ineffable, parce qu'elle fut une concession, une permission, un don de la Sagesse divine. Une dispensation divine, antérieure à nos pensées, supérieure à nos paroles, lui dispensait la douleur ; et c'était la douleur suprême. Plus la dispensation divine fut admirable, plus la douleur qui en résulta fut

perçante et déchirante. C'est pourquoi aucun entendement créé n'a la capacité nécessaire pour embrasser cette douleur. Cette dispensation divine fut le principe de toutes les douleurs de Jésus-Christ. Elle est leur alpha et elle est leur oméga.

Et s'il est impossible à l'intelligence de concevoir l'amour par lequel il nous racheta, il est également impossible de concevoir la douleur dont il souffrit. Impossible, car cette douleur était fille de la lumière. Elle provenait directement de la lumière donnée au Christ, et cette lumière était ineffable. La divinité elle-même, lumière ineffable, illuminait le Christ ineffablement, et, vivant en lui avec la dispensation dont je parle, le transformait en douleur au sein de la lumière divine. Cette douleur est un sanctuaire dont la parole n'approche pas.

Jésus-Christ voyait, dans la lumière divine, l'ineffable immensité de la douleur qui faisait en lui des prodiges : douleur cachée à toute créature par la vertu de l'Ineffable. Car cette douleur, je veux dire cette lumière divine, eut pour principe et pour origine la dispensation de Dieu. »



Troisième jour

Pour entrer dans la méditation de l'Agonie de Jésus il faut faire quelques considérations indispensables. La première est que la souffrance de Jésus est au-delà de l'imagination et qu'il ne nous est pas demandé de chercher à nous identifier à elle. Souvent je vois des gens affligés par les informations de toutes les misères du monde et c'est intolérable. Qu'elles

soient à notre porte ou dans un lieu de conflit, dans les régions qui subissent la famine et les épidémies, les journaux, les infos à la radio ou à la télévision posent sur nous un fardeau qui conduit au désespoir, ou alors nous nous « blindons » et nous perdons toute sensibilité et compassion. La seconde considération est que Jésus a porté toutes les souffrances humaines quelle que soit leur origine, qu'il a voulu intimement qu'aucune d'elle n'échappe à sa puissance salvatrice. Rien de ce qui est humain ne lui est étranger et ne doit nous rester étranger, rien ne doit plus nous scandaliser ou nous révolter, que ce soit dans l'Église ou dans le monde. La troisième est que c'est par amour que Jésus a enduré ces peines et porté ces douleurs. Nous devons nous préparer à méditer son agonie en communion à son invincible amour et à son immense miséricorde. C'est pourquoi je vous propose, avant de méditer avec Anne-Catherine Emmerich, de lire le témoignage de la Servante de Dieu Luisa Piccarreta, extrait de ses vingt-quatre heures de la Passion.

« Ô mon Jésus, mon Amour, dis-moi pourquoi tu es si triste, si affligé, et seul dans ce jardin et en cette nuit ? C'est la dernière nuit de ta Vie mortelle ! Et peu d'heures te restent avant de commencer ta Passion ! Ici, j'aurais cru trouver la céleste Maman, Marie Madeleine pleine d'amour et les fidèles apôtres ; mais je te trouve seul et en proie à une tristesse qui est pour toi plus qu'une mort cruelle, mais qui ne te fait pas mourir !

« Ô mon Bien et mon Tout, tu ne me réponds pas ? Parle-moi. On dirait que la tristesse qui t'opprime est si grande qu'elle t'a fait perdre la parole. Ton regard si investigateur et plein de lumière est triste. On dirait que tu cherches de l'aide et du réconfort. Ton visage pâle et tes lèvres desséchées, ta Personne divine qui tremble de la tête aux pieds, ton cœur qui bat très fort à la recherche d'âmes, manifestent une angoisse telle qu'on dirait que d'un moment à l'autre tu vas expirer. Tout me dit que tu te sens très seul et que tu recherches ma compagnie.

« Me voici tout près de toi, ô Jésus. Et mon cœur ne supporte pas de te voir prostré sur le sol. Je te prends entre mes bras et te serre fort sur mon cœur. Une à une, je veux compter tes angoisses et, une à une, les offenses qu'on te fait, afin de te donner pour toutes du soulagement, des réparations et de la compassion. Ô mon Jésus, tandis que je t'ai ici et que je te serre dans mes bras, je vois que tes souffrances s'accroissent. Je sens, ô ma Vie, que circule dans tes veines un feu ; ton sang bouille dans tes veines, et on dirait qu'il va les déchirer et en sortir !

« Dis-moi, ô mon Amour, qu'as-tu ? Je ne vois pas de fouets, d'épines, de clous, ni de croix, et pourtant, alors que j'appuie la tête sur ton cœur, je ressens que des épines cruelles le transpercent, que des fouets impitoyables n'épargnent aucune parcelle de ta divine Personne, ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Je vois tes mains raidies et contorsionnées plus que par des clous. Dis-moi, ô mon doux Bien, qu'est-ce donc qui a tant de pouvoir, même dans ton for intérieur, qui te fait subir autant de tourments et de morts ? »

« Ah! Il me semble que le doux Jésus entrouvre ses lèvres et me dit d'une voix éteinte : « Fille, tu veux savoir ce qui me tourmente plus que les bourreaux mêmes, et pourquoi les tourments de ceux-ci ne seront rien comparés à ce que je souffre actuellement ? C'est l'Amour, l'Amour éternel qui, voulant la suprématie en tout, me fait souffrir tout ensemble et dans mes fibres les plus profondes, ce que les bourreaux me feront souffrir peu à peu dans ma Personne. Âme, c'est l'Amour qui prédomine en moi ; l'Amour est un clou pour moi, l'Amour est un fouet pour moi, l'Amour est une couronne d'épines pour moi, l'Amour est tout pour moi, l'Amour est ma passion éternelle, alors que ce que je souffre dans mon humanité est temporaire. Ah! Mon enfant, entre dans mon cœur, viens te perdre dans mon

Amour! Seulement dans mon Amour tu comprendras combien je souffre pour toi et combien je t'aime, et ainsi tu apprendras à m'aimer et à souffrir par amour ! »

« Mon Jésus, puisque tu m'appelles dans ton cœur pour me faire voir ce que l'Amour te fait souffrir, alors j'y entre. Mais que vois-je ? Je vois les prodiges de l'Amour : ce n'est pas avec des épines naturelles que l'Amour te couronne la tête, mais avec des épines de feu ; ce n'est pas avec des fouets de cordes qu'il tourmente ton corps adorable, mais avec des fouets de feu ; ce n'est pas avec des clous de fer qu'il te perce les mains et les pieds, mais avec des clous de feu. Tout ce qui te pénètre jusque dans la moelle de tes os est feu. Transformant toute ton humanité infiniment sainte en feu, l'Amour te donne des peines indicibles et mortelles, certainement plus que ta Passion elle-même, et il fait de ton sang un bain d'Amour pour toutes les âmes qui veulent se laver de quelque tache que ce soit et acquérir le droit des fils de l'Amour.

« Ô Amour infini, je me sens confuse devant ton immensité et je vois que, pour pouvoir entrer dans l'Amour et le comprendre, je dois être tout amour ! Mon Jésus, comme tu veux ma compagnie et que tu veux que j'entre en toi, je te prie de me remplir complètement d'Amour. Je te supplie, par conséquent, de couronner ma tête et chacune de mes pensées de la couronne de l'Amour. Je t'implore, ô Jésus, de me flageller avec les fouets de l'Amour. Mon âme, mon corps, mes sentiments, mes désirs, mes affections, que tout soit flagellé et scellé par l'Amour. Fais en sorte, ô Amour infini, que tout en moi ne vive que par l'Amour. Ô Jésus, centre de tout amour, je te supplie de me clouer les mains et les pieds avec les clous de l'Amour, afin que je devienne Amour, que je comprenne l'Amour. Que je sois vêtue par l'Amour, nourrie par l'Amour ! Que l'Amour me tienne toute clouée à toi, et que rien, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de moi, ne me détache de l'Amour ! »

Quatrième jour

L'agonie de Jésus selon les visions de la bienheureuse Anne-Catherine Emmerich



« Lorsque Jésus s'éloigna des disciples, je vis autour de lui un large cercle d'images effrayantes qui se resserrait de plus en plus. Sa tristesse et son angoisse croissaient ; il se retira tout tremblant dans la grotte afin d'y prier, semblable à un homme qui cherche un abri contre un orage soudain ; mais les visions menaçantes l'y poursuivirent et devinrent de plus

en plus distinctes. Hélas! Cette étroite caverne semblait renfermer l'horrible spectacle de tous les péchés commis depuis la première chute jusqu'à la fin du monde, et celui de leur châtement. C'était ici, sur le Mont des Oliviers, qu'étaient venus Adam et Ève, chassés du paradis sur la terre inhospitalière ; ils avaient gémi et pleuré dans cette même grotte. J'eus le sentiment que Jésus, s'abandonnant aux douleurs de sa Passion qui allait commencer, et se livrant à la justice divine en satisfaction pour les péchés du monde, faisait rentrer en quelque façon sa divinité dans le sein de la sainte Trinité ; sous l'impulsion de sa charité infinie, il se renfermait, pour ainsi dire, dans sa pure, aimante, innocente humanité, et, armé seulement de l'amour qui enflammait son cœur d'homme, il la dévouait, pour les péchés du monde, à toutes les angoisses et à toutes les souffrances. Voulant satisfaire pour la racine et le développement de tous les péchés et de tous les mauvais penchants, le miséricordieux Jésus prit dans son cœur, par amour pour nous autres pécheurs, la racine de toute expiation purificatrice et de toute peine sanctifiante, et il laissa cette souffrance infinie, afin de satisfaire pour des péchés infinis, s'étendre comme un arbre de douleur aux mille branches et pénétrer tous les membres de son corps sacré, toutes les facultés de sa sainte âme.

Ainsi laissé tout entier à sa seule humanité, implorant Dieu avec une tristesse et une angoisse inexprimables, il tomba sur son visage, et tous les péchés du monde lui apparurent sous des formes infinies avec toute leur laideur intérieure : il les prit tous sur lui, et s'offrit, dans sa prière, à la justice de son Père céleste pour payer cette effroyable dette. Mais Satan, qui, sous une forme effrayante, s'agitait au milieu de toutes ces horreurs avec un rire infernal, montrait une fureur toujours croissante contre Jésus, et, faisant passer devant son âme des tableaux de plus en plus affreux, criait sans cesse à l'humanité de Jésus : ☩ « Comment ! Prends-tu aussi celui-ci sur toi, en souffriras-tu la peine ? Veux-tu satisfaire pour tout cela ? » ☩

Le reste de la grotte était plein d'affreuses visions de nos crimes et de mauvais esprits qui insultaient et assaillaient Jésus ; il prit tout sur lui ; mais son cœur, le seul qui aimât parfaitement Dieu et les hommes au milieu de ce désert plein d'horreur, se sentit cruellement torturé et déchiré sous le poids de tant d'abominations. Hélas ! Je vis alors tant de choses qu'une année ne suffirait pas pour les raconter. Lorsque cette masse de forfaits eut passé sur son âme comme un océan et que Jésus, s'étant offert comme victime expiatoire, eut appelé sur lui-même toutes les peines et les châtements dus à tous ces crimes, Satan lui suscita comme autrefois dans le désert, des tentations innombrables ; il osa même présenter contre celui qui était la pureté même une suite d'accusations. « Comment, disait-il, tu veux prendre tout cela sur toi, et tu n'es pas pur toi-même ! Regarde ceci ! Et cela ! Et cela encore ! » Alors il déroula devant lui, avec une impudence infernale, une foule de griefs imaginaires. Il lui reprochait les fautes de ses disciples, les scandales qu'ils avaient donnés, le trouble qu'il avait apporté dans le monde en renonçant aux anciens usages. Satan se fit le pharisien le plus habile et le plus sévère - il lui reprocha d'avoir été l'occasion du massacre des Innocents, ainsi que des souffrances de ses parents en Égypte, de n'avoir pas sauvé Jean-Baptiste de la mort, d'avoir désuni des familles, d'avoir protégé des hommes décriés, de n'avoir pas guéri plusieurs malades, il l'accusa d'avoir abandonné sa famille, d'avoir dilapidé le bien d'autrui ; en un mot, Satan présenta devant l'âme de Jésus, pour l'ébranler, tout ce que le tentateur eût reproché au moment de la mort à un homme ordinaire qui eût fait toutes ces actions sans des motifs supérieurs ; car il lui était caché que Jésus fût le Fils de Dieu, et il le tentait seulement comme le plus juste des hommes. Notre divin Sauveur laissa tellement prédominer en lui sa sainte humanité, qu'il voulut souffrir

jusqu'à la tentation dont les hommes qui meurent saintement sont assaillis sur le mérite de leurs bonnes œuvres. Il permit, pour vider tout le calice de l'agonie, que le mauvais esprit auquel sa divinité était cachée, lui présentât toutes ses œuvres de charité comme autant d'actes coupables que la grâce de Dieu ne lui avait pas encore remis. Il lui reprocha de vouloir effacer les fautes d'autrui tandis que lui-même, dépourvu de tout mérite, avait encore à satisfaire à la justice divine pour beaucoup de prétendues bonnes œuvres. La divinité de Jésus souffrit que l'ennemi tentât son humanité comme il pourrait tenter un homme qui voudrait attribuer à ses bonnes œuvres une valeur propre, outre la seule qu'elles puissent avoir par leur union aux mérites de la mort du Sauveur.

Ainsi le tentateur lui présenta les œuvres de son amour comme des actes dépourvus de mérite et qui le constituaient débiteur envers Dieu : il fit comme si Jésus en eût, en quelque manière, prélevé le prix à l'avance sur celui de sa Passion qui n'était pas consommée et dont Satan ne connaissait pas encore le prix infini, et par conséquent comme s'il n'eût pas satisfait pour les grâces données à l'occasion de ces œuvres.

Au commencement, Jésus était agenouillé et priait avec assez de calme ; mais plus tard son âme fut épouvantée à l'aspect des crimes innombrables des hommes et de leur ingratitude envers Dieu : il fut en proie à une angoisse et à une douleur si violente qu'il s'écria, tremblant et frissonnant : « Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! Mon Père, tout vous est possible ; éloigner ce calice ! » Puis il se recueillit et dit : « Cependant que votre volonté se fasse et non la mienne. » Sa volonté et celle de son Père étaient une ; mais, livré par son amour aux faiblesses de l'humanité, il tremblait à l'aspect de la mort.

Je vis la caverne autour de lui remplie de formes effrayantes ; je vis tous les péchés, toute la méchanceté, tous les vices, tous les tourments, toutes les ingrattitudes qui l'accablaient : les épouvantements de la mort, la terreur qu'il ressentait comme homme à l'aspect de ses souffrances expiatoires le pressaient et l'assaillaient sous la forme de spectres hideux. Il tombait çà et là, se tordait les mains, la sueur le couvrait, il tremblait et frémissait. Il se releva ; ses genoux chancelaient et le portaient à peine, il était tout à fait défait et presque méconnaissable, ses lèvres étaient pâles, ses cheveux se dressaient sur sa tête. Il était environ 10 h 1/2 lorsqu'il se leva ; puis, tout chancelant, tombant à chaque pas, baigné d'une sueur froide, il se traîna jusqu'auprès des trois Apôtres. Il monta à gauche de la caverne jusqu'à une plate-forme où ceux-ci s'étaient endormis, couchés les uns à côté des autres, accablés qu'ils étaient de fatigue, de tristesse et d'inquiétude. Jésus vint à eux, semblable à un homme dans l'angoisse, que la terreur pousse vers ses amis, et semblable encore à un bon pasteur qui, profondément bouleversé lui-même, vient visiter son troupeau qu'il sait menacé d'un péril prochain : car Il n'ignorait pas qu'eux aussi étaient dans l'angoisse et la tentation. Les terribles visions l'entouraient, même pendant ce court chemin. Lorsqu'il les trouva dormants, il joignit les mains, tomba près d'eux plein de tristesse et d'inquiétude, et dit : « Simon, dors-tu ? » Ils s'éveillèrent, le relevèrent, et il leur dit dans son délaisement : « Ne pouviez-vous veiller une heure avec moi ? » Lorsqu'ils le virent défait, pâle, chancelant, trempé de sueur, tremblant et frissonnant, lorsqu'ils entendirent sa voix altérée et presque éteinte, ils ne surent plus ce qu'ils devaient penser, et s'il ne leur était pas apparu entouré d'une lumière bien connue, ils n'auraient jamais retrouvé Jésus en lui. Jean lui dit : « Maître, qu'avez-vous ? Dois-je appeler les autres disciples ? Devons-nous fuir ? » Jésus répondit : « Si je vivais, enseignais et guérissais encore trente-trois ans, cela ne suffirait pas pour faire ce qui me reste à accomplir d'ici à demain. N'appelle pas les huit ; je les ai laissés, parce qu'ils ne pourraient me voir dans cette détresse sans se scandaliser : ils tomberaient en tentation,

oublieraient beaucoup et douteraient de moi. Pour vous, qui avez vu le Fils de l'homme transfiguré, vous pouvez le voir aussi dans son obscurcissement et son délaissement ; mais veillez et priez pour ne pas tomber en tentation, l'esprit est prompt, mais la chair est faible. »



Cinquième jour

« Il parlait ainsi par rapport à eux et à lui-même. Il voulait par là les engager à la persévérance et leur faire connaître le combat de sa nature humaine contre la mort et la cause de sa faiblesse. Il leur parla encore, toujours accablé de tristesse, et resta près d'un quart d'heure avec eux. Il retourna dans la grotte, son angoisse croissant toujours : pour eux, ils étendaient les mains vers lui, pleuraient, tombaient dans les bras les uns des autres, se demandaient : « Qu'est-ce donc ? Que lui arrive-t-il ? Il est dans un délaissement complet ! » Ils se mirent à prier, la tête couverte, pleins de trouble et de tristesse. Tout ce qui vient d'être dit remplit à peu près une heure et demie depuis que Jésus était entré dans le Jardin des Oliviers. Il dit à la vérité dans l'Écriture : N'avez-vous pu veiller une heure avec moi ? Mais cela ne doit point se prendre à la lettre, et d'après notre manière de compter. Les trois Apôtres qui étaient avec Jésus avaient d'abord prié, puis ils s'étaient endormis, car ils étaient tombés en tentation par leur manque de confiance. Les huit autres qui étaient postés à l'entrée, ne dormaient pas : la tristesse qui respirait dans les derniers discours de Jésus les avait laissés très inquiets ; ils erraient sur le Mont des Oliviers pour y chercher quelque lieu de refuge en cas de danger.

Lorsque Jésus fut revenu dans la grotte et toutes ses douleurs avec lui, il se prosterna sur le visage, les bras étendus, et pria son Père céleste ; mais il y eut dans son âme une nouvelle lutte qui dura trois quarts d'heure. Des anges vinrent lui montrer dans des séries de visions tout ce qu'il devait embrasser de douleurs afin d'expié le péché ; ils lui montrèrent quelle était avant la chute la beauté de l'homme, image de Dieu, et combien cette chute l'avait altéré et défiguré. Il vit l'origine de tous les péchés dans le premier péché, la signification et l'essence de la concupiscence, ses terribles effets sur les forces de l'âme humaine ; et aussi l'essence et la signification de toutes les peines correspondant à la concupiscence. Ils lui montrèrent dans la satisfaction qu'il devait donner à la justice divine, une souffrance du corps et de l'âme comprenant toutes les peines dues à la concupiscence de l'humanité tout entière ; et comment la dette du genre humain devait être payée par la seule nature humaine exempte de péché, celle du Fils de Dieu, lequel, afin de prendre sur lui la dette et le châtement de l'humanité tout entière, devait aussi combattre et surmonter la répugnance humaine pour la souffrance et la mort. Les anges lui montraient tout cela sous des formes diverses, et j'avais la perception de ce qu'ils disaient quoique sans entendre leurs voix. Aucune langue ne peut exprimer quelle épouvante et quelle douleur vinrent fondre sur l'âme de Jésus à la vue de ces terribles expiations ; l'horreur de cette vision fut telle qu'une sueur de sang sortit de son corps.

Dans la seconde agonie, Jésus vit dans toute son étendue et son amertume la souffrance expiatoire nécessaire pour satisfaire à la justice divine ; ceci lui fut présenté par les anges, car il n'appartient pas à Satan de montrer que l'expiation est possible ; le père du mensonge et du désespoir ne montre point les œuvres de la miséricorde divine. Jésus ayant résisté victorieusement à tous ces combats par son abandon complet à la volonté de son Père

céleste, un nouveau cercle d'effrayantes visions lui fut offert : le doute et l'inquiétude qui précèdent le sacrifice dans l'homme qui se dévoue, s'éveillèrent dans l'âme du Seigneur ; il se fit cette terrible question : « Quel sera le profit de ce sacrifice ? » Et le tableau du plus terrible avenir accabla son cœur aimant.

Lorsque Dieu eut créé le premier Adam, il lui envoya le sommeil, ouvrit son côté, prit une de ses côtes dont il fit Ève, sa femme, la mère de tous les vivants, puis il la mena devant Adam, et celui-ci dit : « C'est la chair de ma chair et l'os de mes os : l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils seront deux en une seule chair. » Ce fut là le mariage dont il est écrit : « Ce sacrement est grand, je dis en Jésus-Christ et en l'Église. » Le Christ, le nouvel Adam voulait aussi laisser venir sur lui le sommeil, celui de la mort sur la croix ; il voulait aussi laisser ouvrir son côté, afin que la nouvelle Ève, sa fiancée virginale, l'Église, mère de tous les vivants, en fût faite ; il voulait lui donner le sang de la rédemption, l'eau de la purification et son esprit, les trois qui rendent témoignage sur la terre ; il voulait lui donner les saints sacrements, afin qu'elle fût une fiancée pure, sainte, sans tache : il voulait être sa tête, nous devons être ses membres soumis à la tête, l'os de ses os, la chair de sa chair. En prenant la nature humaine, afin de souffrir la mort pour nous, il avait quitté aussi son père et sa mère et s'était attaché à sa fiancée, l'Église : il est devenu une seule chair avec elle, en la nourrissant du sacrement de l'autel où il s'unit à nous. Il voulait être sur la terre avec l'Église, jusqu'à ce que nous fussions tous réunis en elle par lui, et il a dit : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Voulant exercer cet incommensurable amour pour les pécheurs, le Seigneur était devenu homme et un frère de ces mêmes pécheurs afin de prendre sur lui la punition due à tous leurs crimes. Il avait vu avec une grande tristesse l'immensité de cette dette et celle de la douleur qui devait y satisfaire, et s'était pourtant abandonné avec joie comme victime expiatoire à la volonté de son Père céleste ; mais à présent il voyait les douleurs, les combats et les blessures à venir de sa fiancée céleste qu'il voulait racheter à un si haut prix, au prix de son sang ; il voyait l'ingratitude des hommes.

Devant l'âme de Jésus parurent toutes les souffrances futures de ses Apôtres, de ses disciples et de ses amis ; il vit l'Église primitive si peu nombreuse, puis à mesure qu'elle s'accroissait, les hérésies et les schismes y faisant irruption et répétant la première chute de l'homme par l'orgueil et la désobéissance. Il vit la tiédeur, la corruption et la malice d'un nombre infini de chrétiens, le mensonge et la fourberie de tous les docteurs orgueilleux, la légèreté de tous les prêtres vicieux, les suites funestes de tous ces actes, l'abomination de la désolation dans le royaume de Dieu, dans le sanctuaire de cette ingrate humanité qu'il voulait racheter de son sang au prix de souffrances indicibles.

Je vis passer devant l'âme du pauvre Jésus, dans une série de visions innombrables, les scandales de tous les siècles jusqu'à notre temps et même jusqu'à la fin du monde. C'étaient tour à tour toutes les formes de l'erreur, de la fourberie, du fanatisme furieux, de l'opiniâtreté et de la malice ; tous les apostats, les hérésiarques, les réformateurs à l'apparence sainte, les corrupteurs et les corrompus l'outrageaient et le tourmentaient, comme n'ayant pas été bien crucifié à leurs yeux, n'ayant pas souffert de la manière que leur présomption orgueilleuse l'entendait et l'imaginait, et tous déchiraient à l'envi la robe sans couture de son Église : chacun voulait l'avoir pour Rédempteur autrement qu'il ne s'était donné dans l'excès de son amour. Beaucoup le maltraient, l'insultaient, le reniaient ; beaucoup haussaient les épaules et secouaient la tête sur lui, évitaient les bras qu'il leur tendait, et s'en allaient vers l'abîme où ils étaient engloutis. Il en vit une infinité d'autres qui n'osaient pas le renier hautement, mais qui s'éloignaient avec dégoût des plaies de son

Église, comme le lévite s'éloigna du pauvre assassiné par les voleurs. Ils s'éloignaient de son épouse blessée comme des enfants lâches et sans foi abandonnant leur mère au moment de la nuit, quand viennent les voleurs et les meurtriers auxquels leur négligence ou leur malice a ouvert la porte. Il les vit s'approprier le butin qu'ils transportaient au désert, les vases d'or et les colliers brisés. Il vit tous ces hommes tantôt séparés de la vraie vigne et couchés parmi les raisins sauvages, tantôt comme des troupeaux égarés, livrés en proie aux loups, conduits par des mercenaires dans de mauvais pâturages, et refusant d'entrer dans le bercail du bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis. Ils erraient sans patrie dans le désert au milieu des sables agités par les vents, et ils ne voulaient pas voir sa ville placée sur la montagne qui ne peut rester cachée, la maison de sa fiancée, son Église bâtie sur le roc près de laquelle Il a promis d'être jusqu'à la fin des siècles et contre laquelle les portes de l'enfer ne doivent pas prévaloir. Ils refusaient d'entrer par la porte étroite pour n'avoir pas à se courber. Il les vit suivre ceux qui s'étaient dirigés ailleurs que vers la porte. Ils bâtissaient sur le sable des huttes qu'ils refaisaient et défaisaient sans cesse, mais où il n'y avait ni autel, ni sacrifice ; ils avaient des girouettes sur leurs toits, et leurs doctrines changeaient avec le vent ; aussi étaient-ils en contradiction les uns avec les autres. Ils ne pouvaient pas s'entendre et n'avaient jamais de position fixe : souvent ils détruisaient leurs cabanes et en lançaient les débris contre la pierre angulaire de l'Église qui restait Inébranlable. Plusieurs d'entre eux, comme les ténèbres régnaient dans leurs demeures, ne venaient pas vers la lumière placée sur le chandelier dans la maison de l'épouse, mais erraient les yeux fermés autour des jardins de l'Église, et ne vivant plus que des parfums qui s'en exhalaient ; ils tendaient les bras vers des idoles nébuleuses, et suivaient les astres errants qui les conduisaient à des puits sans eau : au bord du précipice, ils ne voulaient pas écouter la voix de l'épouse qui les appelait, et, dévorés par la faim, ils riaient avec une pitié arrogante des serviteurs et des messagers qui les invitaient au festin nuptial. Ils ne voulaient pas entrer dans le jardin, car ils craignaient les épines de la haie : ivres d'eux-mêmes, ils n'avaient ni froment pour leur faim ni vin pour leur soif ; et aveuglés par leur propre lumière, ils nommaient invisible l'Eglise du Verbe fait chair. Jésus les vit tous ; il pleura sur eux ; il voulut souffrir pour tous ceux qui ne le voient pas, qui ne veulent pas porter leur croix avec lui dans sa ville bâtie sur la montagne qui ne peut rester cachée, dans son Église fondée sur le roc, à laquelle il s'est donné dans le saint sacrement, et contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas.

Toutes ces apparitions pendant lesquelles la voix du tentateur répétait sans cesse : « Veux-tu donc souffrir pour de pareils ingrats ? » fondaient sur Jésus avec tant d'impétuosité et de fureur, qu'une angoisse indicible opprimait son humanité. Le Christ, le Fils de l'homme, luttait et joignait les mains, il tombait, comme accablé, sur ses genoux, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et sa volonté humaine livrait un si terrible combat contre la répugnance à tant souffrir pour une race si ingrate, que la sueur en larges gouttes de sang coulait de son corps jusqu'à terre. Dans sa détresse, il regardait autour de lui comme cherchant du secours, et semblait prendre le ciel, la terre et les astres du firmament à témoin de ses souffrances. Il me semblait l'entendre crier : « Est-il possible de supporter une telle ingratitude ? Je vous prends à témoin de ce que j'endure ! » ☒

Jésus, dans sa détresse, éleva la voix, et fit entendre quelques cris douloureux.

Je retournai vers mon céleste Fiancé dans sa douloureuse agonie. Les images hideuses de l'ingratitude des hommes futurs dont il prenait sur lui la dette envers la justice divine, roulaient vers lui toujours plus terribles et plus impétueuses, et il continuait à lutter contre la

répugnance de la nature humaine à souffrir. Plusieurs fois, je l'entendis s'écrier : « Mon Père, est-il possible de souffrir pour tous ces ingrats ? O Mon Père, si ce calice ne peut pas s'éloigner de moi, que votre volonté soit faite ! »

Quand je parlerais un an entier, je ne pourrais dire tous les affronts faits à Jésus dans le saint Sacrement que je connus de cette manière. J'en vis les auteurs assaillir le Seigneur par troupes, et le frapper de diverses armes, selon la diversité de leurs offenses. Je vis des clercs irrévérencieux, des prêtres légers ou sacrilèges dans la célébration du saint Sacrifice et la distribution de la sainte Eucharistie des troupes de communiantes tièdes et indignes. Je vis, en nombre infini, des gens pour qui la source de toute bénédiction, le mystère du Dieu vivant, était devenue une imprécation, une formule de malédiction, des guerriers furieux profanant les vases sacrés, des serviteurs du démon employant la sainte Eucharistie aux mystères d'un effroyable culte infernal.

J'étais tellement saisie d'horreur et d'effroi qu'une apparition de mon Fiancé céleste me plaça miséricordieusement la main sur le cœur, avec ces paroles : « Personne n'a encore vu cela, et ton cœur se briserait de douleur si je ne le soutenais. »

Sixième jour



« Je vis le sang rouler en larges gouttes sur le pâle visage du Sauveur ; ses cheveux étaient collés ensemble et dressés sur sa tête, sa barbe sanglante et en désordre comme si on eût voulu l'arracher. Après la vision dont je viens de parler, il s'enfuit en quelque sorte hors de la caverne, et revint vers ses disciples. Mais sa démarche était comme celle d'un homme couvert de blessures et courbé sous un lourd fardeau, qui trébucherait à chaque pas. Lorsqu'il vint vers les trois Apôtres, ils ne s'étaient pas couchés pour dormir comme la première fois ; ils avaient la tête voilée et affaissée sur leurs genoux, dans une position où je vois souvent les gens de ce pays-là lorsqu'ils sont dans le deuil ou qu'ils veulent prier. Ils s'étaient assoupis, vaincus par la tristesse et la fatigue. Jésus, tremblant et gémissant,

s'approcha d'eux, et ils se réveillèrent. Mais, lorsqu'à la clarté de la lune, ils le virent debout devant eux, avec son visage pâle et sanglant et sa chevelure en désordre, leurs yeux fatigués ne le reconnurent pas d'abord tout de suite, car il était indiciblement défiguré. Comme il joignait les mains, ils se levèrent, le prirent sous les bras, le soutinrent avec amour, et il leur dit avec tristesse qu'on le ferait mourir le lendemain, qu'on s'emparerait de lui dans une heure, qu'on le mènerait devant un tribunal, qu'il serait maltraité, outragé, flagellé, et enfin livré à la mort la plus cruelle. Il les pria de consoler sa mère, et aussi de consoler Madeleine. Il leur parla ainsi pendant quelques minutes ; pour eux, ils ne lui répondirent pas, car ils ne savaient que dire, tant son aspect et ces discours les avaient troublés ; ils croyaient même qu'il était en délire. Mais lorsqu'il voulut retourner à la grotte, il n'eut pas la force de marcher. Je vis Jean et Jacques le conduire, et revenir lorsqu'il fut entré dans la grotte. Il était à peu près onze heures et un quart.

Pendant cette agonie de Jésus, je vis la Sainte Vierge accablée aussi de tristesse et d'angoisses dans la maison de Marie, mère de Marc. Elle se tenait avec Madeleine et Marie dans le jardin de la maison ; elle était là, courbée en deux sur une pierre et affaissée sur ses genoux. Plusieurs fois elle perdit connaissance, car elle vit intérieurement plusieurs choses de l'agonie de Jésus. Elle avait déjà envoyé des messagers pour avoir de ses nouvelles ; mais, ne pouvant pas attendre leur retour, elle s'en fut, tout inquiète, avec Madeleine et Salomé, jusqu'à la vallée de Josaphat. Elle marchait voilée, et étendait souvent les bras vers le mont des Oliviers ; car elle voyait en esprit Jésus baigné d'une sueur de sang, et il semblait qu'elle voulût de ses mains étendues essuyer le visage de son Fils. Je vis ces élans de son âme aller jusqu'à Jésus, qui pensa à elle et regarda de son côté comme pour y chercher du secours. Je vis cette communication entre eux sous forme de rayons qui allaient de l'un à l'autre. Le Seigneur pensa aussi à Madeleine, et fut touché de sa douleur ; c'est pourquoi il recommanda aux disciples de la consoler ; car il savait que son amour était le plus grand après celui de sa mère, et il avait vu qu'elle souffrirait encore beaucoup pour lui, et qu'elle ne l'offenserait plus jamais. »

Septième jour

« Vers ce moment, à onze heures un quart à peu près, les huit Apôtres revinrent dans la cabane de feuillage de Gethsémani ; ils s'y entretinrent et finirent par s'endormir. Ils étaient très ébranlés, très découragés, et violemment assaillis par la tentation. Chacun avait cherché un lieu où il pût se réfugier, et ils se demandaient avec inquiétude : « Que ferons-nous lorsqu'on l'aura fait mourir ? Nous avons tout quitté pour le suivre ; nous sommes pauvres et le rebut de ce monde, nous nous sommes entièrement abandonnés à lui, et le voilà maintenant si languissant, si abattu, qu'on ne peut trouver en lui aucune consolation. » Les autres disciples avaient d'abord erré de côté et d'autre ; puis, ayant appris quelque chose des effrayantes prophéties de Jésus, ils s'étaient retirés pour la plupart à Bethphagé.

Je vis Jésus priant encore dans la grotte et luttant contre la répugnance de la nature humaine à souffrir. Il était épuisé de fatigue et abattu, et il disait : « Mon père, si c'est votre volonté, éloignez de moi ce calice. Cependant, que votre volonté se fasse et non pas la mienne. » Mais alors l'abîme s'ouvrit devant lui, et les premiers degrés des Limbes lui apparurent comme à l'extrémité d'une voie lumineuse. Il vit Adam et Ève, les patriarches. Les prophètes, les justes, les parents de sa mère et Jean-Baptiste attendant son arrivée dans le monde inférieur avec un désir si violent, que cette vue fortifia et ranima son cœur plein

d'amour. Sa mort devait ouvrir le ciel à ces captifs ; elle devait les tirer de la prison où ils languissaient dans l'attente. Lorsque Jésus eut regardé avec une profonde émotion ces saints de l'ancien monde, les anges lui présentèrent toutes les cohortes des bienheureux à venir qui, joignant leurs combats aux mérites de sa Passion, devaient s'unir par lui au Père céleste. C'était une vision inexprimablement belle et consolante. Tous rangés, suivant leur date, leur classe et leur dignité, passèrent devant le Seigneur, parés de leurs souffrances et de leurs œuvres. Il vit le salut et la sanctification sortant à flots intarissables de la source de rédemption ouverte par sa mort. Les Apôtres, les disciples, les vierges et les saintes femmes, tous les martyrs, les confesseurs et les ermites. Les papes et les évêques, des troupes nombreuses de religieux, en un mot l'armée entière des bienheureux s'offrit à sa vue. Tous portaient sur la tête des couronnes triomphales, et les fleurs de leurs couronnes différaient de forme, de couleur, de parfum et de vertu suivant la différence des souffrances, des combats et des victoires qui leur avaient valu la gloire éternelle. Toute leur vie et tous leurs actes, tous leurs mérites et toute leur force, ainsi que toute la gloire de leur triomphe, venaient uniquement de leur union aux mérites de Jésus-Christ.

L'action et l'influence réciproque que tous ces saints exerçaient les uns sur les autres, la manière dont ils puisaient à une source unique, au saint Sacrement et à la Passion du Seigneur, offraient un spectacle singulièrement touchant et merveilleux. Rien ne paraissait fortuit en eux ; leurs œuvres, leur martyre, leurs victoires, leur apparence et leur vêtement, tout cela, quoique bien divers, se fondaient dans une harmonie et une unité infinies ; et cette unité dans la diversité était produite par les rayons d'un soleil unique, par la Passion du Seigneur, du Verbe fait chair, en qui la vie était la lumière des hommes qui luit dans les ténèbres et que les ténèbres n'ont pas comprise.

C'était la communauté des Saints futurs qui passait devant l'âme du Sauveur, lequel se trouvait placé entre le désir des patriarches et le cortège triomphal des bienheureux à venir ; ces deux troupes s'unissant et se complétant en quelque sorte l'une l'autre, entouraient le cœur aimant du Rédempteur comme d'une couronne de victoire. Cette vue inexprimablement touchante donna à l'âme de Jésus un peu de consolation et de force. Ah ! Il aimait tellement ses frères et ses créatures, qu'il aurait accepté avec joie toutes les souffrances auxquelles il se dévouait pour la rédemption d'une seule âme. Comme ces visions se rapportaient à l'avenir, elles planaient à une certaine hauteur.

Mais ces images consolantes s'évanouirent, et les anges lui montrèrent sa Passion tout près de terre, parce qu'elle était proche. Ces anges étaient en grand nombre. Je vis toutes les scènes se présenter très distinctement devant lui, depuis le baiser de Judas jusqu'aux dernières paroles sur la croix : je vis là tout ce que je vois dans mes méditations de la Passion, la trahison de Judas, la fuite des disciples, les insultes devant Anne et Caïphe, le reniement de Pierre, le tribunal de Pilate, les dérisions d'Hérode, la flagellation et le couronnement d'épines, la condamnation à mort, le portement de la croix, la rencontre de la Sainte Vierge, son évanouissement, les insultes que les bourreaux lui prodiguaient, le suaire de Véronique, le crucifiement, les outrages des pharisiens, les douleurs de Marie, de Madeleine et de Jean, le coup de lance dans le côté : en un mot, tout lui fut présenté avec les plus petites circonstances. Je vis comment le Seigneur, dans son angoisse, voyait tous les gestes, entendait toutes les paroles, percevait tout ce qui se passait dans les âmes. Il accepta tout volontairement, il se soumit à tout par amour pour les hommes. Ce qui le contrista le plus douloureusement fut de se voir attaché à la croix dans un état de nudité complète, pour expier l'impudicité des hommes : il pria instamment pour que cela lui fût épargné et qu'il lui

fût au moins accordé d'avoir une ceinture autour des reins : je vis qu'il serait assisté en cela, non par ses bourreaux, mais par un homme compatissant. Il vit et ressentit aussi la douleur actuelle de sa mère que l'union à ses souffrances avait fait tomber sans connaissance dans les bras de ses deux amies.



À la fin des visions de la Passion, Jésus tomba sur le visage, comme un mourant : les Anges disparurent, la sueur de sang coula plus abondante, et je la vis traverser son vêtement. La plus profonde obscurité régnait dans la caverne. Je vis alors un ange descendre vers Jésus : il était plus grand, plus distinct et plus semblable à un homme que ceux que j'avais vus auparavant. Il était revêtu comme un prêtre d'une longue robe flottante, ornée de franges, et portait dans ses mains devant lui, un petit vase de la forme du calice de la sainte Cène. À l'ouverture de ce calice, se montrait un petit corps ovale, de la grosseur d'une fève, et qui répandait une lumière rougeâtre. L'ange, sans se poser à terre, étendit la main droite vers Jésus, qui se releva ; Il lui mit dans la bouche cet aliment mystérieux, et le fit boire du petit calice lumineux. Ensuite il disparut.

Jésus, ayant accepté librement le calice de ses souffrances, reçut une nouvelle force, resta encore quelques minutes dans la grotte, plongé dans une méditation tranquille et rendant grâces à son Père céleste. Il était encore affligé, mais réconforté surnaturellement, au point de ne pouvoir aller vers les disciples sans chanceler et sans plier sous le poids de sa douleur. Il était toujours pâle et défait, mais son pas était ferme et décidé. Il avait essuyé son visage avec un suaire, et remis en ordre ses cheveux qui pendaient sur ses épaules, humides de sang et de sueur et collés ensemble. »

Premier jour**PREMIÈRE STATION DU CHEMIN DE LA CROIX : JÉSUS EST CONDAMNÉ À MORT**

Voici l'Homme. Face à la foule enivrée par l'esprit du mal, voici l'Agneau sans tache. Sa chair maculée d'ordures et de crachats est lacérée. Le sang perle de chaque épine de sa couronne et sa vue se trouble. Au travers de ces brûlures de sang, il perçoit l'humanité qui hurle : « Sur nous et sur nos enfants que ce sang retombe ! »¹ Pilate voudrait le relâcher, « mais eux insistaient à grandes clameurs, demandant qu'il fût crucifié. Et leurs clameurs gagnaient en violence »² alors, « il le livra à leur volonté. »³ Dieu s'est fait homme pour être livré aux hommes : pour être vêtu de rouge et couronné de douleur.

L'Amour a pris notre humanité parce que l'humanité avait failli à l'amour et qu'une telle faute conduit à la mort. La condamnation qui pesait sur elle, il la prend sur Lui. Voilà pourquoi Pilate a dit : « Voici l'homme »⁴ et aussi : « Voici votre Roi »⁵. Car Il est le Roi d'Amour et le Fils de David, aimé de Dieu et berger de Bethléem.

En tuant son roi, la foule se condamne elle-même. Mais elle ne sait pas que c'est le dernier crime des fils de Caïn, car elle ignore que le Fils donne sa vie et que personne ne la lui prend. Ce crime devient un sacrifice et le sang qui va couler scellera une alliance éternelle.

« Le châtement qui nous rend la paix est sur Lui et c'est grâce à ses plaies que nous sommes guéris. »⁶ Voilà pourquoi il n'y a plus de condamnation pour qui est dans le Christ Jésus. Et « si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur »,⁷ car Il est l'Amour et l'Amour est infini. Désormais, qu'aucune culpabilité n'habite nos âmes, qu'aucune

1 Matthieu 27,25
 2 Luc 23,23.
 3 Luc 23,25
 4 Jean 19.5.
 5 Jean 19, 14
 6 Isaïe 53, 5
 7 I Jean 3, 20

condamnation ne nous entrave, qu'elle vienne des hommes, du démon ou de notre conscience. « Le châtement qui nous rend la paix est sur Lui. »⁸

O Jésus, la condamnation ne m'appartient plus, ni celle qui pesait sur moi ni celle que l'humanité avait prononcée contre elle-même. O Jésus, j'adore les plaies de ton front ; que chacune des plaies de ton corps adorable guérisse une meurtrissure de l'Église.

DEUXIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX : JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX

« ...Ils prirent donc Jésus et, chargé lui-même de sa croix, il sortit⁹... » Depuis qu'Abraham avait lié son enfant au bois du sacrifice, la pensée de Dieu revenait à l'arbre du jardin d'Eden que dans sa sagesse Il avait planté. Ne l'avait-il pas maudit, l'arbre qui l'avait privé de l'homme fruit de son Amour ? Ne l'avait-il pas choisi l'arbre qui porterait le fruit de l'Amour ?

Et le poids de la volonté du Père pèse sur Lui, le Fils, l'Unique, le Premier-Né. Et voici qu'il l'accueille et l'étreint.

O Croix bienheureuse ! O bienheureuse faute d'Adam qui nous valut un tel Rédempteur !

Et ce poids, c'est la gloire qui Lui revient !

Parce qu'il s'est abaissé. Il sait que ce poids c'est aussi l'antique malédiction, et son cœur bondit d'allégresse, car désormais elle ne pèsera plus sur aucun des enfants des hommes. Cette allégresse, c'est sa force. Est-il un homme, un seul qui dans la foule ose croiser ton regard ? Et tu me regardes, de ce regard-là que tu avais quand le bois déchirait ta chair.

Tu me dis : « Toi qui peines et qui ploies sous le fardeau - tu ne penses pas au tien, Jésus, tu ne vois que le poids du péché qui m'écrase - toi qui es fatigué, viens à moi et je te donnerai le repos. Prends sur toi ma croix, car mon joug est doux et mon fardeau léger. »¹⁰

O Jésus, il est léger parce que tu l'aimes. Il est le signe unique et définitif de l'Amour.

Mon Dieu, comme ce chemin qui s'ouvre sous les pas de ton Fils ressemble à ma vie et à la vie de tous les hommes !

En moi était montée l'interrogation : « Où est l'agneau du sacrifice ? »¹¹ et j'ai craint d'être celui-là, mais tu me montres l'Agneau, celui qui fit tout selon ton bon plaisir.

Et tu le nommes « le Chemin, la Vérité et la Vie ».

O Jésus, j'adore les meurtrissures de tes épaules. Le poids qui entama ta chair nous délivre de l'opresseur.

8 Isaïe 53, 5

9 Jean 19, 16-17

10 Matthieu 11,28-30.

11 Genèse 22

Deuxième jour**TROISIEME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS TOMBE POUR LA PREMIÈRE FOIS**

Sous le poids de la croix, Jésus chancelle et tombe. Ses mains sont liées à la poutre. Il ne se protège pas, Il ne peut pas se protéger.

Il tombe de toute sa hauteur et la terre, qui ne pourra le garder dans ses entrailles, accueille pour la première fois le plus beau des enfants des hommes. Il goûte la poussière, Celui qui a pris notre chair née de la poussière. Et le sang, la sueur et les larmes se mêlent à elle.

« Comme devant les tondeurs une brebis muette, Il n'ouvrait pas la bouche. »¹² Pas un cri d'effroi et pourtant la terre devrait chambouler comme un homme ivre, car voici Dieu qui tombe, le Créateur vacille sous le poids de sa propre créature.

Toute chose créée devrait frémir de terreur et craindre son propre anéantissement.

Mon Dieu, pourquoi fallait-il que Jésus tombe, celui devant qui tout genou doit plier sur terre, au ciel et aux enfers, et dont le genou s'écrase sous les yeux des hommes ? N'est-il pas écrit : « Affreusement traité, il s'humiliait plus encore. »¹³

Il tombe parce que vous tombez, Il n'est pas jusqu'au juste qui ne tombe dix fois le jour.

Ne savez-vous pas que chacune de vos chutes défigure la ressemblance divine que j'ai mise sur vos visages ?

Parce qu'il est humble, Jésus se relève et se montre à visage recouvert de boue et de souillure.

Relevons-nous immédiatement, fortifiés par la pensée de Jésus à chacune de nos chutes.

12 Isaïe 53,7.

13 Isaïe 53, 7

QUATRIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS RENCONTRE SA MÈRE

Marie est dans la foule et cherche son Fils comme elle l'a cherché lorsqu'il était enfant. Elle l'aperçoit debout et ressent que le glaive qui lui était destiné commence à pénétrer son cœur.

Dans le martèlement de son sang, elle entend les paroles qu'il avait dites alors :

« Ne saviez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père ? »¹⁴

Et dans le silence la nouvelle Ève rejoint le nouvel Adam dans l'accomplissement de la volonté du Père.

Ils sont soudain seuls au milieu de la foule. L'amour de toutes les mères de la terre au chevet de l'enfant mourant les unit d'une manière unique.

Marie devient ainsi la tendresse de Dieu.

Quand Dieu se cache au moment de l'épreuve, quand les hommes nous abandonnent, même les amis les plus chers, quand nos propres forces semblent aussi nous trahir, il nous reste Marie.

C'est un fait d'expérience des plus grands saints qui en témoignent, jusqu'aux plus humbles croyants : celui qui a pris Marie dans son cœur ne sera plus jamais seul. Particulièrement

dans les épreuves et les nuits spirituelles, lorsque nous croyons que nous avons perdu l'amour, il nous reste la tendresse et une ineffable bien que discrète consolation.

(2. Jérémie 31,15 - Matthieu 2,18)

Dans le silence divin creusé au sein des hurlements du monde se sont unis les deux cœurs de la Mère et de l'Enfant, du Créateur et de la créature, de la nouvelle Ève et du nouvel Adam, du Christ et de l'Église.

O Marie ma Mère, j'élève vers toi tous les enfants du monde et les confie à ton cœur. ô Marie ma Mère, j'élève vers toi l'Eglise et te demande de la remplir de ta tendresse pour être en son cœur l'amour.

O cœur meurtri de Jésus par les souffrances de ta Mère, je t'adore en silence et te rejoins par le cœur que tu as mis en moi et que ton Esprit a blessé.

Troisième jour

CINQUIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, SIMON DE CYRÈNE AIDE JÉSUS A PORTER SA CROIX



« Et comme ils l'emmenaient, ayant pris un certain Simon de Cyrène qui venait des champs, ils lui imposèrent la croix à porter derrière Jésus. »¹⁵

La flagellation qui pouvait donner la mort a épuisé toutes les forces physiques de l'Homme Dieu. Son aspect doit être terrible à voir et ses bourreaux réalisent qu'il ne pourra aller

jusqu'au bout du supplice. Il ne faut pas qu'il meure avant d'avoir été hissé entre ciel et terre. Un homme est désigné qui lui sera un surcroît d'humanité.

Jésus s'était immobilisé comme un agneau, Il n'avancait plus.

La Rédemption ne peut s'opérer sans le concours de l'humanité. Dieu s'arrête où commence la scandaleuse et belle liberté de l'homme.

N'avait-Il pas dit : « Si quelqu'un veut devenir mon disciple, qu'il soulève sa croix et qu'il me suive »¹⁶ ?

Dieu peut continuer son œuvre rédemptrice là où l'homme le rejoint, et peut dire comme saint Paul et comme Marthe Robin : « J'achève en mon corps ce qui manque aux souffrances du Christ pour son Corps qui est l'Église. »¹⁷

Et chacun de nous qui faisons profession d'être de ses disciples, nous portons avec Lui sa croix, et cette œuvre corédemptrice nous est cause d'une joie immense qui nous donne force et courage dans l'adversité.

Jésus nous a rejoints sur la croix parce que c'est là qu'est l'homme.

Simon de Cyrène revenait des champs, il est étranger à la condamnation qui vient d'être prononcée, il est innocent et pourtant le poids de la croix est sur lui ; il ne l'a pas choisie.

Personne en effet n'eut pitié du Fils de l'Homme, personne ne se précipita pour le soulager, mais le poids de la croix pèse sur le monde.

Heureux celui qui accepte sa croix, elle devient cause de sa joie.

Heureux celui qui se courbe sous son poids, il se verra élevé jusqu'à la face de Dieu.

Le Père le prendra dans ses bras et l'appellera : « Mon enfant, j'ai entendu tes plaintes.

Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés. »¹⁸

O Fils de Dieu, j'élève vers Toi l'humanité souffrante qui se rebelle sous le poids de sa misère.
O Jésus, je t'offre toute souffrance afin qu'elle ne soit pas inutile et vaine, mais devienne ainsi rédemptrice.

O Jésus, j'adore en Toi la volonté du Père.

16 Matthieu 16,24

17 Colossiens 1,24

18 Matthieu 5,5

SIXIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX VÉRONIQUE ESSUIE LE VISAGE DE JÉSUS



Pas un homme donc qui se précipite. Où es-tu Pierre ?

Où es-tu Jean, toi que le Seigneur aime d'un amour de prédilection ?

Pas un qui te console.

Mais qu'y a-t-il entre Toi et la femme, quel mystère vous unit-il pour que l'une d'elles se laisse emporter par l'élan violent de son âme ?

Et ce linge qu'elle tient, servait-il à cacher sa douleur ?

Elle se dévoile et dévoile son amour, elle se prononce pour toi devant les hommes, elle sait que tu ne rougiras pas d'elle devant le Père.

Elle ne craint pas les soldats, car l'amour parfait bannit la peur.

Elle te suivait depuis des jours peut-être et c'est à cette heure terrible que sa passion rencontre ta passion.

Elle pourrait s'appeler Marie-Madeleine, mais on ne la nommera plus que Véronique, vraie image, vraie icône ; elle portera pour toujours le nom de ta face.

« Des multitudes avaient été épouvantées à sa vue tant son aspect était défiguré, Il n'avait pas d'apparence humaine. »¹⁹

Ici nous est dévoilé un secret du cœur de Dieu. « Ce que vous aurez fait au plus petit, c'est à moi que vous l'aurez fait. »²⁰

Nous saurons que nous sommes avancés dans la connaissance de Dieu quand nous le reconnâtrons sous les traits de son abjection.

Lorsque le visage d'un mongolien couvert de bave, comme celui de Jésus était couvert de nos crachats, éveillera en nous un attrait irrésistible parce que nous y verrons clairement les traits du Bien-Aimé que nous avons cherché sans relâche.

19 Isaïe 52,14

20 Matthieu 25,40

Tel François, surmontant son dégoût physique, mais mû par une puissance intérieure, donna le baiser au lépreux ; l'amour lui dévoila ses traits : c'étaient ceux de Jésus. Que se passe-t-il alors ?

Lorsque notre âme est ainsi portée vers les plus petits, elle devient comme le voile de Véronique et la Face ineffable du Christ s'imprime en elle pour toujours.

Face adorable de Jésus, pose-toi comme un sceau sur mon cœur, comme un sceau dans mon âme.

O Jésus, je t'adore dans ceux qui n'ont plus de figure, ceux dont on se détourne et que l'on retranche de la société des hommes.

Quatrième jour

SEPTIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS TOMBE POUR LA DEUXIÈME FOIS

« Malheur à celui qui est une occasion de chute pour un de ces petits. »²¹

Et Il s'est fait le plus petit de nous tous, et de nouveau Il tombe.

Ce n'est plus le poids de la croix qui le déséquilibre, ce n'est plus une défaillance de la chair qui est cause de sa chute, c'est une sorte d'éblouissement, un aveuglement qui le projette à terre.

Simon de Cyrène n'y peut rien, pas plus qu'aucune aide humaine. C'est dans l'âme du Christ qu'est apparu ce trouble qui lui rappelle certaines souffrances de Gethsémani.

Il s'est fait péché²² et le péché lui remplit l'âme jusqu'à la défaillance.

Le dégoût l'envahit. C'est à peine si on mourrait pour un juste, son sacrifice ne serait-il pas vain ? Mais Il se relève, Il a consenti à la volonté du Père une fois pour toutes. Il boira la coupe jusqu'à la lie. La volonté de Dieu qu'Il ne sent plus, qu'Il ne voit plus, est sa seule force.

Ici, Jésus nous enseigne que l'homme tombe dans sa vie spirituelle et que son angoisse est parfois telle qu'elle est cause de défaillance.

Cette chute veut nous dire « ne désespérez jamais, quand bien même il vous semblerait que vous avez trahi Dieu et qu'aucun retour n'est possible. Ne désespérez pas, j'ai payé le prix de votre retour ».

Nous voilà assis à la table des pécheurs, notre âme, notre vie psychique est immergée dans le péché.

C'en est fini, nous ne continuerons pas la route nous-mêmes. Il faut nous rendre, nous sommes incapables du moindre bien. Accomplir la volonté de Dieu, même sans en avoir le goût, est notre seule issue.

Notre âme prononce les paroles de sainte Thérèse : « Je crois ce que je veux croire », c'est-à-dire ce que je sais dans la fine pointe de l'âme, la seule partie de moi-même qui ne soit pas tombée, ce que je sais, c'est la volonté de Dieu.

21 Matthieu 18, 6.

22 Il Corinthiens 5,21

O Jésus, j'adore les plaies de ta tête et les blessures de ton âme. La lumière qui aujourd'hui les transfigure est la promesse de l'éternelle extase de l'amour.

La lumière qui traverse les plaies du corps est belle, mais infiniment plus belle celle qui envahit les plaies de l'âme.

O Jésus, que jamais nous ne nous détournions des porteurs de ces blessures-là. Ils brilleront d'un éclat particulier dans la gloire.



HUITIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS RENCONTRE LES FEMMES DE JÉRUSALEM

« Or, le suivait une nombreuse multitude du peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur Lui.»²³ S'étant tourné vers elles, Jésus dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car voici : des jours viennent où on dira : Heureuses les stériles et les ventres qui n'ont pas enfanté et les seins qui n'ont pas nourri. Alors on commencera à dire aux montagnes : tombez sur nous, et aux collines, couvrez-nous. Car si on fait cela du bois vert, qu'adviendra-t-il du bois sec ? »²⁴



L'Agneau a ouvert la bouche, mais ce n'est pas pour se plaindre. Au contraire, Il détourne de Lui les lamentations.

Jésus, prophète, contemple dans sa propre Passion : la passion du peuple élu, du peuple agneau qui sera conduit plusieurs fois et en masse à l'abattoir.

Les Evangiles nous rapportent que Jésus n'a pleuré que deux fois. La première fois sur son ami Lazare et la seconde fois sur Jérusalem.

23 Luc 23,27

24 Luc 23,28-31

En pleurant sur Lazare, ce n'était pas sur cet homme particulier qu'il pleurait, car Il savait qu'il allait ressusciter, c'était sur l'humanité sujette à la première mort et à la corruption. Il pleurait sur l'œuvre de Dieu si belle et dont le dernier ennemi reste la mort.

Et, à l'instar de David debout sur le Mont des Oliviers pleurant sur sa ville, ce n'est pas la destruction des édifices qu'il regrettait, mais l'anéantissement des pierres vivantes d'un édifice spirituel.

Dans les deux cas, c'est sur le corps qu'il pleure, le corps de l'homme, et son propre corps : le Temple qui est l'Eglise dont Israël est, bien qu'encore mystérieusement, un membre des plus éminents. « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois j'ai voulu te rassembler comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes...! »²⁵

Jérusalem qui n'a pas connu l'heure de sa visitation.

Jésus se lamente sur les deux fils : l'aîné, Israël, et le cadet, l'Église, qui lèveront le talon l'un contre l'autre.

La douleur de Dieu est immense qui constate : « Si on traite ainsi le bois vert, qu'advient-il du sec ? »²⁶

Jésus sait qu'un jour son peuple préférerait être englouti par les éléments naturels que de connaître le plus épouvantable des holocaustes.

Je t'adore Jésus, Roi des Juifs, toi dont la royauté ne vient pas de ce monde.

Hâte l'heure où ton peuple agitant des palmes qui seront peut-être celles du martyr dira : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

Cinquième jour

NEUVIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS

Il semblait qu'à la seconde chute le Seigneur avait atteint le plus profond de l'abandon, mais la miséricorde nous réserve des surprises : pour la troisième fois, Il tombe. O mon Dieu ! Pourquoi ?

- « Je suis tombé une fois pour la faiblesse de la chair, je suis ensuite tombé pour la faiblesse de l'âme, mais il me fallait atteindre les profondeurs de l'humanité pour la sauver tout entière, je suis tombé pour la faiblesse de l'esprit.

C'est la spirale d'un grand vertige qui m'a projeté au sol.

C'est l'ivresse des désespoirs humains bus jusqu'aux portes de la mort qui m'a fait perdre l'équilibre.

Même l'âme la plus noire est chérie de mon Père ; c'est pour elle qu'il laisse les quatre-vingt-dix-neuf brebis, car Il l'aime à la folie.

J'ai bu dans la nuit du jardin la coupe de l'atroce vertige, j'ai été revêtu de la tunique écarlate de la folie.

J'ai connu la terreur hallucinée de celui qui va commettre le crime contre lui-même et entendu le hurlement du malade qui blasphème dans sa chambre d'hôpital psychiatrique.

Il est plus que mon frère, c'est pour lui que je suis tombé. C'est aussi pour celui qui a commis l'irréparable et qui m'appelle avant que les liens de la mort ne l'aient complètement enserré.

Car quiconque, où qu'il soit, invoquera mon nom sera sauvé. Entre la lame du couteau et la gorge d'Isaac je suis là, Agneau lié dans les branches de la croix, la lame s'est tournée vers moi... »

25 Matthieu 23,27 - Luc 13,34

26 Luc 23,31

Jésus ne se relève qu'à grand-peine, mais Il se relève, Il regarde la foule délirante et jouet des esprits mauvais. C'est pour elle, qui tue son Roi et son Dieu, qu'Il est tombé.

O Jésus, Face aux outrages, je t'adore ! Garde également ceux qui connaissent l'horrible nuit de l'esprit, garde-nous du désespoir.

DIXIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS

« Les soldats lui enlèvent ses vêtements et tirent au sort sa tunique faite d'une seule pièce. »²⁷
Dieu est nu, exposé aux regards. Nu comme notre père Adam, nu comme la terre nue et désolée, nu comme Job sur son fumier, comme l'homme à sa naissance et à l'heure de ses retrouvailles avec la terre-mère, nu comme le catéchumène qui s'est dépouillé de sa vie ancienne et qui va revêtir le Christ.

Je te regarde, mais tu n'es pas nu, tu es ton propre vêtement et jamais la chair de l'homme n'a paru moins nue.

La pureté de ton cœur purifie le regard qui te regarde.

Tu n'as pas commis la faute d'Adam et te voilà exposé sans honte comme l'hostie dans la nudité du Saint-Sacrement.

Tu ne possèdes plus rien qui ait été fait de main d'homme et te voilà paré de la beauté des créatures que sont les lys des champs, et de la beauté créée de la gloire qui remplissait le Temple. Car voici que se déchire le voile du Temple mis à nu et que la nuée quitte le sanctuaire pour t'environner à jamais.

Tu viens de te dépouiller de tes forces physiques et de celles de l'âme et de celles de l'esprit et ce rien qui te restait, on te l'a arraché.

Pauvre tu es roi, roi tu es pauvre !

O Jésus, cette nudité est notre héritage. Apprends-nous à l'aimer, à la désirer, à la chérir comme la seule propriété.

Béni es-tu qui t'es laissé dépouiller sans un murmure.

À toi revient cette béatitude : « Heureux les doux, ils posséderont la terre. »²⁸

O Jésus, je t'adore dans le total dépouillement où je veux te suivre.

O Jésus, si dans la rue ou en quelque autre lieu, je te rencontre nu dans un pauvre qui a faim ou qui est en prison, que je te couvre du manteau de mon amour, que je ne me détourne pas en disant : Quand t'ai-je vu nu et ne t'ai-je pas habillé ?

Sixième jour

ONZIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS EST MIS EN CROIX

« C'était la troisième heure et ils le crucifièrent. »²⁹

Il est transpercé à cause de nos iniquités. Jésus accueille la croix comme son lit nuptial, car là vont être versés l'eau et le sang des noces d'un nouveau Cana. On le couche nu comme Noé

27 Jean 19,23

28 Matthieu 5, 4

29 Marc 1 5,25

au jour de son ivresse, on le couche pour qu'il s'endorme dans la mort, ivre d'amour sur le pressoir de la croix.

Ses yeux ne voient plus que le ciel et Il prie. Entre les versets des psaumes, Il intercède pour l'humanité, Il offre chaque coup de marteau comme un battement de son propre cœur :

- « Seigneur, ce sont des enfants, et les enfants malheureux ne savent pas ce qu'ils font, ne leur impute pas ce péché. Ces plaies sont à moi et je te les offre pour eux.

L'épaisseur de la chair est à jamais percée. Par mes mains ouvertes passera désormais l'Esprit Saint que je répandrai sur eux en abondance.

Alors "ils se tourneront vers celui qu'ils ont transpercé"³⁰, ils ne recommenceront plus, Père, ce sont des enfants, l'Esprit tournera le cœur des fils vers leur Père.

Ce ne sont pas les clous qui m'attachent ainsi, c'est l'amour et seulement l'amour. Mon lit de douleur devient un lit d'amour.

À tous ceux que la maladie immobilise ainsi, je leur dis : de votre lit de douleur, faites un lit d'amour, par mon sang versé pour vous je vous dilaterai.

Votre immobilité ne sera qu'apparente, car l'amour est toujours en mouvement. »

O Jésus, j'adore les plaies de tes pieds et de tes mains !

Qu'ils sont beaux sur la montagne du Golgotha les pieds de Celui qui annonce la Bonne Nouvelle de la délivrance !

Qu'ils sont beaux les pieds qui ont été lavés par les larmes de la pécheresse ! L'amour couvre une multitude de péchés. Ton amour, Jésus, a rempli l'univers.

O Jésus, j'adore les plaies de tes mains. Elles sont mon refuge au moment de l'angoisse, et chaque fois que l'abîme de péché qui est en moi m'aspire, je cours me jeter dans le creux de tes plaies qui sont ma guérison.

O Jésus, nous te prions pour les martyrs qui sont les plaies visibles sur ton Corps qui est l'Église. Nous te prions pour leurs bourreaux, pour qu'ayant mis le doigt dans cette plaie ils s'écrient : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »³¹

DOUZIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS MEURT EN CROIX

La croix se dresse soudain, tirée par des cordes, puis soudain retombe d'un coup sec et violent qui secoue le corps du Seigneur, dans le trou où elle va être scellée.

Il avait dit : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai les hommes à moi. »³²

Et le voici étendant ces deux beaux grands bras entre ciel et terre, dans un geste d'embrassement universel.

Et déjà Il dit : « J'ai soif. »³³ Et nous sentons que c'est de nous qu'Il a soif. Nous voilà attirés, aimantés par sa croix.

Il est dressé, l'arbre dont le fruit donnera la vie. Elle est ouverte, la fontaine d'eau vive. Comme Ève est sortie du côté d'Adam endormi, l'Église est en train de naître du côté ouvert du nouvel Adam endormi sur l'arbre qui dévoile la connaissance et du bien et du mal.

30 Zacharie 12,10

31 Jean 20,28

32 Jean 12,32

33 Jean 19,28.

Les sept paroles ont été prononcées, le sort du monde est scellé, nous ne serons plus jamais seuls ni abandonnés, tout est vraiment accompli.

Et ayant poussé un grand cri, Jésus dit : « Père, dans tes mains je remets mon esprit. »³⁴
Ayant dit cela, Il remet l'esprit. Jésus cite les psaumes au moment de mourir. Il cite cette parole apprise de Marie et que tout enfant juif apprend de sa mère, penchée sur son berceau au moment où vient le sommeil : *Be yado afquid ruhi*, dans Sa main je remets mon souffle, mon esprit.

Il est mort le premier, Il n'a pas eu la force de lutter comme les deux larrons.

Dieu est faible.

Cette faiblesse lui vient de l'amour qu'il nous porte.

Dieu a un faible pour les hommes.

O Jésus, je t'adore dans ton immolation. Je ne comprendrai jamais le sens d'un tel sacrifice, mais j'en sais le pourquoi. Je sais que ta croix est ton ultime parole à l'humanité, car « Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime ».³⁵

O Jésus, qu'ils viennent nombreux tes amants, au rendez-vous de la croix, c'est là que tu connais tes amis.

O Jésus, que jamais la croix ne me manque.

Septième jour

TREIZIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS EST DÉTACHÉ DE LA CROIX



34 Luc 15,13

35 Jean 15, 13

Pilate s'étonna qu'il fût déjà mort et ayant appelé le centurion, il lui demanda s'il était déjà mort. Et l'ayant su par le centurion, il octroya le cadavre à Joseph d'Arimateie.³⁶

Un corps n'est plus gênant, mais c'est le corps du Christ, le corps de Dieu que le Père n'abandonnera pas à la corruption.

Qui peut se douter que les lois de la nature sont en train d'être renouvelées, qu'une puissance énorme, semblable à l'explosion de lumière de la genèse du monde, va jaillir de ce corps mort ? Que cette puissance va changer la face du monde ?

Joseph, avec un infini respect, tient le corps adorable de l'Agneau Imolé dans ses bras et le dépose sur le sein de Marie. Ses larmes lavent le visage de son Enfant comme on nettoie un nouveau-né. En effet, les souffrances de la maternité lui avaient été épargnées en vertu de sa conception immaculée. Mais la nouvelle Ève, Mère du Corps, Mère de l'Eglise, enfante son Fils dans une douleur infiniment plus grande. Comme l'a prophétisé le prophète Jérémie :

« A qui te comparerai-je, à qui te dirai-je semblable, fille de Jérusalem ? Qui placeraï-je auprès de toi pour t'éprouver, vierge fille de Sion ? Car grande comme la mer est ta peine. Qui te guérira ? »

Que tu es belle entre toutes les femmes, que tu es belle dans ta douleur sereine ! C'est à cette heure que les anges te décernent le titre de « Reine des martyrs ».

Ton martyre à toi dure encore plus longtemps que celui de ton Fils, ta passion et sa passion se sont rejointes dans la compassion.

O Marie, Mère de Miséricorde, Mère de douleur, pose ta main sur tous ceux qui souffrent : car tu es là jusqu'à la consommation des siècles à tenir dans tes bras le Corps immense de Ton Fils, à couvrir sa nudité de ton manteau, à l'envelopper de tendresse.

La parole du Cantique s'accomplit : « Ta droite est sous ma tête et ta main gauche m'enserme. »³⁷

O Jésus, je vénère ton corps adorable et ton saint abandon. Apprends-moi, à l'heure où je me sens abandonné des hommes et de Dieu, à m'abandonner dans les bras de ta Mère.

QUATORZIÈME STATION DU CHEMIN DE LA CROIX, JÉSUS EST MIS AU TOMBEAU

« Puis il le roula dans un linceul et le mit dans une tombe taillée dans le rocher, où personne n'avait encore été placé. Et c'était le jour de la préparation et le sabbat commençait à luire. Or, les femmes qui étaient venues de Galilée avec Lui, ayant suivi Joseph, regardèrent le tombeau et comment fut mis son corps.

Revenues, elles préparèrent aromates et parfum.

Et le sabbat, elles se reposèrent selon le commandement. »³⁸

36 Marc 15,44- 45

37 Cantiques 2,6.

38 Luc 23, 53-54



Il s'est couché, le Lion de la tribu de Juda, le rejeton de David. Il accomplit le Shabbat, il entre dans le repos de son Père, car tel était le but de la première création. Le bruit de ses pas retentit dans le séjour des morts, et Adam l'entend, son Cœur bat à tout rompre, il se souvient du bruit des pas de Dieu dans le jardin d'Éden juste après la chute. Mais ce n'est pas pour le chasser que Jésus est descendu aux enfers, c'est pour l'attirer avec lui dans son admirable lumière, car le Fils de l'homme est venu pour chercher et sauver ceux qui étaient perdus.

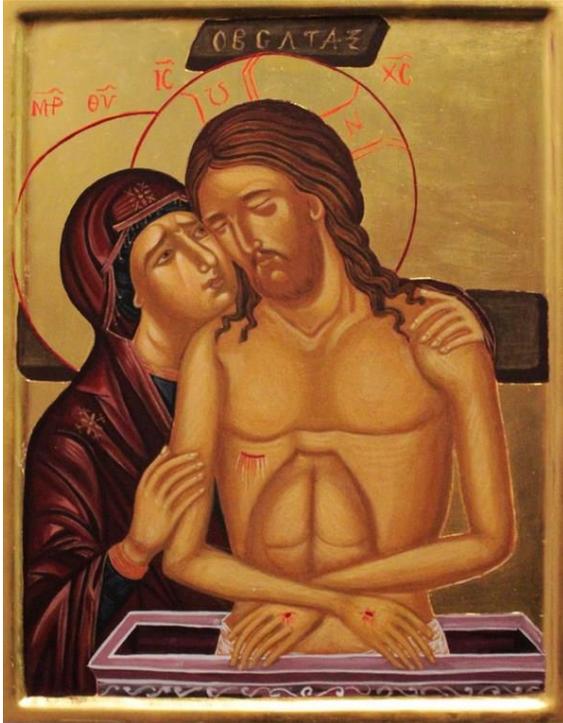
L'empire de la chair est vaincu, celle du Fils de l'homme va traverser les linges et l'épais rocher du tombeau, les murs de la maison où se terrent les apôtres, portes et fenêtres fermées.

La lumière luit dans les ténèbres et même si nous voulions fermer les portes et les fenêtres de notre être, nous savons qu'il vient, qu'il roule la pierre du sépulcre de notre cœur afin de changer nos cœurs de pierre en cœurs de chair.

Béni es-tu pour chacune de tes souffrances adorables qui t'ont valu un tel poids de gloire ; cette gloire, c'est pour nous que tu l'as acquise.

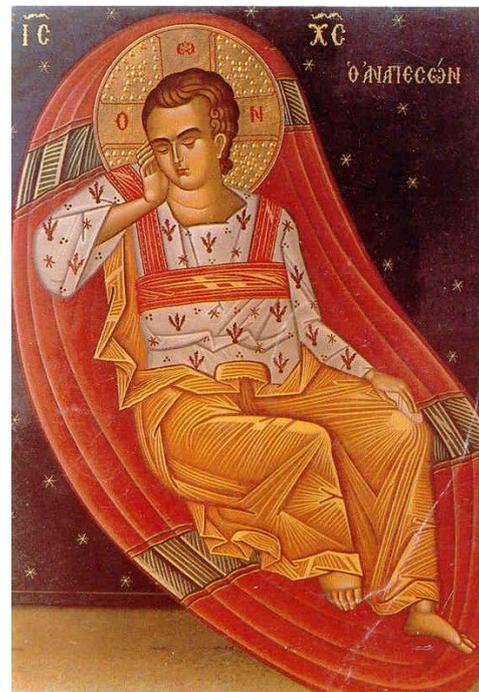
O Jésus, au travers de toute souffrance, toute nuit, toute mort apparente, nous voulons demeurer dans ta victoire.

QUATRIEME SEMAINE

Premier jour le Samedi Saint

Ne me pleure pas, ô Mère,
 Bien que tu aies vu gisant
 dans le tombeau
 Le fils que tu avais conçu
 De si merveilleuse façon,
 Car je ressusciterai et serai
 glorifié,
 Et dans ma gloire divine,
 J'exalterai pour l'éternité
 Les fidèles qui t'aiment et
 chantent ta gloire
 Par ma volonté, la terre me
 recouvre, ô Mère,
 Mais les gardiens de l'enfer
 Tremblent en me voyant

**Il a triomphé le Lion de Juda,
 Il s'est endormi sur la Croix
 Il veille dans son cœur
 La flamme de ses yeux
 Ne s'est pas éteinte**



La Tradition orthodoxe voit la mort de Jésus un enfant innocent qui s'est endormi, mais sa divinité reste vigilante car il est écrit : « Il ne dort ni ne sommeille le gardien d'Israël » ¹

¹ Psaumes 121, 4

L'abandon de Jésus par le Père dans le tombeau

Méditation inspirée par François Guillemette ²

Le Mystère du Samedi Saint est très difficile à sonder et à accepter. Cette affirmation de Jésus m'a toujours remuée en profondeur : « Mais le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? »³ Quand je vais dans un supermarché, je regarde les gens tout en sachant qu'un jour, ils se trouveront face à face avec le Christ rempli d'amour pour eux, et leur génération ne passera pas que cette chose arrive, au moment de leur mort. Je me demande combien parmi eux croient en Dieu.

La foi n'est pas qu'une opinion : je crois qu'il y a quelque chose, je crois qu'il y a un Dieu, je vais quelques fois à la Messe, j'ai été baptisé, ma mère est très croyante. La foi est une adhésion et une fidélité à la personne du Christ. Quand je parle à des personnes en deuil rares sont ceux qui croient à la résurrection. Y a-t-il quelque chose après la mort ? Et aujourd'hui nous pourrions inverser la question ; y a-t-il quelque chose avant la mort ? Tant la vie est vide de sens. Et ce vide me donne le vertige tout en en me stimulant dans mon désir et ma supplication : Que ton règne vienne !

Silence de Dieu pendant le samedi saint, silence sur Dieu, personne n'ose parler. Les disciples se terrent en silence. Ils ont perdu la foi. Leurs belles espérances se sont effondrées, ils se sont trompé de maître, il les a conduit au pur échec. Il leur faudra un certain temps pour retrouver la foi après la Résurrection. La restauration d'Israël, la venue du Royaume s'est terminée par la plus abominable des morts dans laquelle Jésus a dit : Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? Terrifiant silence de Dieu qui nous est rappelé par les survivants de la Shoah. Mais je ne parlerai pas du silence de Dieu aujourd'hui, il ne se tait pas, il crie mais nous ne l'entendons pas car nous avons bouché nos oreilles. Nous nous sommes fermés à l'espérance.

Dieu est mort ! Il n'a pas semblant de mourir, il a jusqu'au bout assumé la condition humaine. Notre confession de foi insiste sur les différents temps du mystère rédempteur : il est mort – il a été enseveli - il a été mis au tombeau – il est descendu aux enfers – le troisième jour il est ressuscité des morts. Nous devons compter les jours à la manière juive et liturgique : un jour commence la veille et va d'un soir à un autre soir, un shabbat commence le soir du shabbat et se termine au soir du samedi, il y eut un soir, il y eut un matin. Temps pendant lequel tout s'arrête. Le vide, l'absence de Dieu est essentiel pour comprendre le rôle central du samedi saint. Ce samedi saint dans lequel l'Église est en train de pénétrer.

C'est le cardinal Hans Urs von Balthasar et la mystique Adrienne von Speyr qui ont vécu de l'intérieur le mystère du samedi saint et de la mort de Dieu qui ont le mieux expliciter la dramaturgie de la passion et du rôle central du samedi saint dans la rédemption de toute l'humanité :

« Il s'agit de « mesurer » tout ce que Dieu a risqué quand il a créé des êtres libres et capables de le contredire en pleine face.

Devait-il les damner? Il était alors perdant au jeu cosmique qu'il avait engagé. Devait-il simplement leur faire grâce? Il n'aurait alors pas pris leur liberté au sérieux et l'aurait arbitrairement court-circuitée. Comment pouvait-il donc prendre ce risque?

² Guillemette, François (1984). Le thème du Samedi saint dans l'œuvre de Hans Urs von Balthasar : une théologie de la descente du Christ aux enfers. Mémoire. Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 112 p

³ Luc 18:8

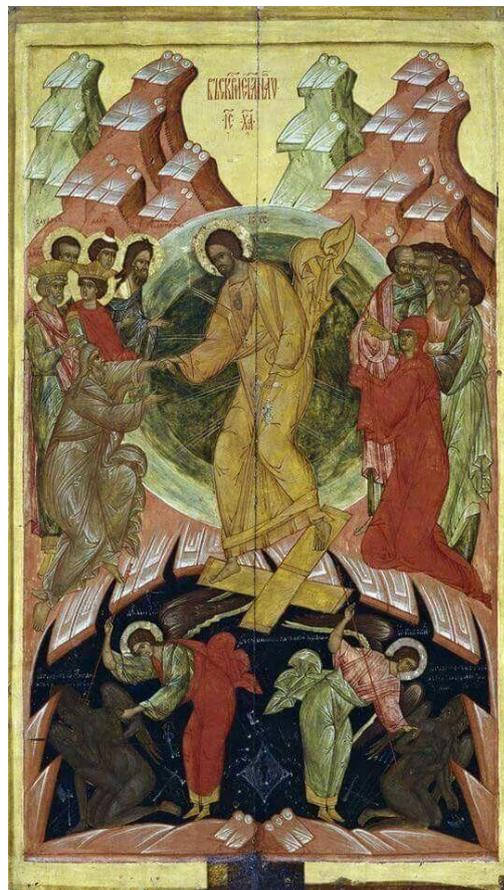
À une seule condition: que, depuis l'origine (et on devine par là le rôle du Christ comme médiateur dans la création), le Fils éternel se porte garant des pécheurs par une solidarité absolue avec eux, jusqu'à l'abandon par Dieu. C'est à ce seul prix que Dieu a pu déclarer "très bon" ce monde atroce et lui donner d'être ». ⁴

Autrement dit, en créant l'homme libre, il a assumé tous les risques que comportaient cette liberté. Aucun homme ne peut se racheter des chutes causées par sa liberté qui le coupe de l'amour de Dieu, seul le Christ « solidaire » de toutes les chutes et tous les refus d'amour l'assume dans la mort, dans la séparation radicale de Dieu. Cette « théorie » est audacieuse et rompt avec l'enfer médiéval mais elle a beaucoup influencé saint Jean-Paul II dont Balthasar était le maître à penser. Il est un mort avec eux. Mais c'est par un amour qui va jusqu'au bout. Et c'est justement par là qu'il trouble l'absolue solitude volontaire du pécheur. Le pécheur, qui veut être "damné" loin de Dieu, retrouve Dieu dans sa solitude, mais Dieu dans l'impuissance absolue de l'Amour, Dieu qui au-delà du temps, se solidarise sans fin avec celui qui se damne. Le mot du psaume "si je me couche dans les enfers, tu y es aussi" (139,8b) reçoit par là un sens tout nouveau. La liberté de la créature est respectée, mais Dieu la rejoint à l'extrême de la Passion et la reprend de plus profond qu'elle, ("plus profond que l'enfer") disait saint Grégoire le Grand. ⁵

C'est Dieu qui a toujours le dernier mot de l'amour et de la liberté, même en laissant l'homme libre. Si l'homme est libre, Dieu aussi l'est, et Lui n'utilise sa liberté que pour aimer jusqu'à l'extrême. Il l'utilise même pour sortir l'homme de l'impasse dans lequel l'a mis l'exercice égoïste de sa liberté. Dieu peut rejoindre et reprendre à la base la liberté de la créature qui s'abîme dans le néant de la perdition, par une "néantisiation" plus profonde encore, parce que proprement divine. ⁶

Deuxième jour

La descente aux enfers



⁴ (Trois critères p.58)

⁵ Au coeur du mystère. Page 8

⁶ La Gloire et la Croix, tome III, vol. 2: Nouvelle Alliance. Page 186

La théologie orthodoxe nourrie par les Pères de l'Église a beaucoup à nous apporter sur le mystère du samedi saint, mettons-nous à son écoute car beaucoup de chrétiens sont soit obsédés par la vision médiévale de l'enfer soit rejettent complètement et l'enfer et le purgatoire comme des croyances dépassées qu'ils ne faut même évoquer sans s'attirer des quolibets et susciter des haussements d'épaules. J'accepte tout ce que l'Église enseigne et j'adhère à tous ses dogmes tout en sachant qu'une évolution est nécessaire pour en faciliter la compréhension. Le purgatoire n'est pas une invention du Moyen-Âge comme le titre du livre de Dumézil pourrait le laisser entendre alors que dans son contenu il évoque une origine bien plus lointaine. A la Bible même et au shéol, traduit en grec par Hadès. L'idée de purification étant une évidence pour qui veut voir Dieu. On est en droit de se demander quelle différence il y a entre l'enfer et les enfers.

Je cite le théologien Paul Evdokimov qui a beaucoup marqué ma génération de chercheur de vérité :

« Boulgakov⁷ se dresse violemment contre toute théologie « pénitentiaire », « terroriste », que présente le plus souvent l'eschatologie des manuels dogmatiques. Après la mort, pendant des éons, l'homme passe par une purification. L'enfer n'est pas éternel, il est un état de purification progressive où l'on séjourne temporairement. Les non-chrétiens peuvent recevoir la lumière du Christ même après leur mort et c'est la signification de la « Descente aux enfers », l'Évangile éternel y était prêché et il y résonne toujours. L'éternité de l'enfer signifierait l'échec de Dieu ; or l'omniscience de sa Sagesse est une preuve du salut à venir. Le jugement dernier, la séparation entre la lumière et la ténèbre ne passera pas à travers les hommes mais à travers tout homme, en séparant le péché condamné du pécheur pardonné.⁸

C'est une grande lumière qui nous vient de l'Orient que cette intelligence des textes qui nous permet de comprendre que dans la séparation du bon grain et de l'ivraie, il ne s'agit pas des hommes mais du bien et du mal.

Je me suis mise souvent dans la peau d'un homme du Moyen-Âge qui savait qu'il n'avait qu'une trentaine d'année à vivre, je me suis mis dans ses appétits de toutes sortes et j'ai compris que la menace de la damnation éternelle pouvait l'orienter fortement (mais où est l'amour dans tout cela ?) Pour ceux qui arrivaient à renoncer au mariage les portes de monastères étaient grandes ouvertes et c'est par milliers que les hommes et les femmes y entraient. L'Abbé ou l'Abbesse au moment des vœux prononçaient ces paroles « Je te promets le salut »

7

⁸ Paul Evdokimov, *Le Christ dans la pensée russe*, Paris, Editions du Cerf, coll. « Orthodoxie », 2011 (1ère édition 1970), pages 191-192.

Dans sa descente aux enfers le Christ brise les portes de la mort et remporte une victoire définitive sur les puissances infernales comme le suggère la partie inférieure des icônes de la descente aux enfers que les occidentaux prennent pour l'icône de la Résurrection parce qu'ils y voient un Jésus revêtu de lumière et triomphant. Les verrous sont ouverts, les chaînes sont brisées. Les puissances de la mort du corps et de l'âme sont terrassées pour toujours.



Troisième jour

Homélie d'Epiphane de Salamine :

Qu'est-ceci ? Un grand silence règne aujourd'hui sur la terre, un grand silence et une grande solitude.

Un grand silence parce que le roi dort. La terre a tremblé et s'est calmée parce que Dieu s'est endormi dans la chair, et qu'il est allé réveiller ceux qui dormaient depuis des siècles. Dieu est mort dans la chair et les enfers ont tressailli. Dieu s'est endormi pour un peu de temps et il a réveillé du sommeil ceux qui séjournèrent dans les enfers...

Il va chercher Adam, notre premier père, la brebis perdue. Il veut aller visiter tous ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Il va pour délivrer de leurs douleurs Adam dans ses liens et Ève captive avec lui, lui qui est en même temps leur Dieu et leur fils.

Descendons avec lui pour voir l'alliance entre Dieu et les hommes. Là se trouve Adam, le premier père et, comme premier créé, enterré plus profondément que tous les condamnés. Là se trouve Abel, le premier mort, et comme premier pasteur juste, figure du meurtre injuste du Christ pasteur. Là se trouve Noé, figure du Christ, le constructeur de la grande arche de Dieu, l'Église. Là se trouve Abraham, le père du Christ, le sacrificateur qui offrit à Dieu par le glaive et sans le glaive un sacrifice mortel sans mort. Là demeure Moïse, dans les ténèbres inférieures, lui qui jadis a séjourné dans les ténèbres supérieures de l'arche de Dieu. Là se trouve Daniel, dans la fosse de l'enfer, lui qui jadis a séjourné sur la terre, dans la fosse aux lions. Là se trouve Jérémie, dans la fosse de boue, dans le trou de l'enfer, dans la fosse de la mort. Là se trouve Jonas dans le monstre capable de contenir le monde, c'est-à-dire dans l'enfer en signe du Christ éternel. Et, parmi les prophètes, il en est un qui s'écrie : « du ventre de l'enfer, entends ma supplication, écoute mon cri ! » et un autre « des profondeurs, je crie vers toi, Seigneur, Seigneur, entends ma voix » - Et un autre encore : « Fais rayonner ton visage, et nous serons sauvés ! »...

Mais, comme par son avènement, le Seigneur voulait pénétrer dans les lieux les plus inférieurs, Adam en tant que premier père et que premier créé de tous les hommes et en tant que premier mortel, lui qui avait été tenu captif plus profondément que tous les autres, et avec le plus grand soin, il entendit le premier le bruit des pas du Seigneur qui venait vers les prisonniers. Et il reconnut la voix de celui qui cheminait dans la prison et s'adressant à tous ceux qui étaient enchaînés avec lui depuis le commencement du monde, il parla ainsi : « J'entends les pas de quelqu'un qui vient vers nous ! » Et pendant qu'il parlait, le Seigneur entra tenant les armes victorieuses de la croix. Et lorsque le premier père Adam le vit, plein de stupeur il se frappa la poitrine et cria aux autres : « Mon Seigneur soit avec vous tous ! » Et le Christ répondit à Adam : « Et avec ton esprit ». Et lui ayant saisi la main, il lui dit : « Tiens-toi debout, toi qui dormais, lève-toi d'entre les morts et le Christ t'illuminera. Je suis ton Dieu et, à cause de toi, je suis devenu ton fils. Lève-toi, toi qui dormais, car je ne t'ai pas créé pour que tu séjournes ici enchaîné dans l'enfer. Surgis d'entre les morts, je suis la Vie des morts. Lève-toi, toi, l'œuvre de mes mains, toi, mon effigie, qui a été faite à mon image.

Lève-toi et partons d'ici car tu es en moi et je suis en toi, nous formons tous deux une personne unique et indivisible.



Cinquième jour**La résurrection**

Et la lumière fut

C'est l'une des propriétés les plus extraordinaires du linceul de Turin. Elle a été découverte, tout au moins dans toute son ampleur, en 1976 lorsque deux scientifiques de la NASA, Jumper et Jackson utilisèrent un logiciel de la NASA, le VP8, qui permet de représenter en 3 dimensions un objet en fonction de l'intensité lumineuse de chaque point de cet objet. Avec ce logiciel, plus une zone de l'image analysée est claire, plus elle apparaîtra en relief, « haute » sur l'écran et réciproquement.



Toutes les observations scientifiques ont permis la reconstitution la plus exacte possible du corps de Jésus dans le tombeau juste au moment de la résurrection. COMMENT NE PAS T'AIMER JESUS ?



On est, bien sûr, libre de croire ou non que le suaire est authentique mais, pour ma part, sa découverte est un signe que Jésus nous donne de sa présence. Il est comme un autre évangile du Verbe fait chair que nous pouvons toucher et contempler. Les preuves scientifiques sont innombrables, il n'en manque qu'une comme si elle voulait nous dire que la foi est au-delà de toute preuve. Mais la datation au carbone 14 peut facilement être remise en cause par le mode de formation de l'image. Il s'agit sans doute d'une explosion de lumière qui se reproduit tous les ans dans la nuit pascale au Saint-Sépulcre. Aucune explication scientifique n'est encore en mesure de l'expliquer sinon en faisant référence à une lumière qui est à l'origine de la formation des galaxies. La résurrection de Jésus est un événement cosmique. Les éclairs de lumière qui se manifestent dans la basilique autour du lieu de l'Anastasis, de la résurrection ont l'intensité d'un million de flash.⁹



⁹ <https://www.youtube.com/watch?v=vsqmfWxdTfc&t=773s>

Sixième jour

Mais nous ne devons pas avoir honte de chercher des preuves de sa résurrection. Nous ressemblons aux pèlerins d'Emmaüs à qui Jésus dit « Esprits sans intelligence, cœurs lents à croire tout ce qu'ont déclaré les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela et qu'il entrât dans sa gloire ? »¹⁰ Être comme saint Thomas est devenue une expression populaire : « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je n'enfonce pas mon doigt à la place des clous et si je n'enfonce pas ma main dans son côté, je ne croirai pas ! » « Or huit jours plus tard, les disciples étaient à nouveau réunis dans la maison, et Thomas était avec eux. Jésus vint, toutes portes verrouillées, il se tint au milieu d'eux et leur dit : « La paix soit avec vous. » Ensuite il dit à Thomas : « Avance ton doigt ici et regarde mes mains ; avance ta main et enfonce-la dans mon côté, cesse d'être incrédule et deviens un homme de foi. Thomas lui répondit : « Mon Seigneur et mon Dieu. » Jésus lui dit : « Parce que tu m'as vu, tu as cru ; bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru. »¹¹

Jésus est apparu à plus de cinq cent trente personnes à près sa résurrection, ce qui est considérable : à Marie de Magdala¹², aux femmes revenant du sépulcre¹³ à Pierre¹⁴ aux deux disciples sur le chemin d'Emmaüs¹⁵ aux dix apôtres, en l'absence de Thomas¹⁶, aux onze apôtres, le dimanche suivant¹⁷, à sept disciples au bord du lac de Tibériade¹⁸ aux onze disciples sur une montagne en Galilée¹⁹, à plus de cinq cents frères à la fois²⁰, à Jacques, le frère du Seigneur²¹ aux apôtres et aux disciples sur le mont des Oliviers avant son ascension²² à Étienne, avant qu'il soit lapidé²³ à Saul de Tarse sur le chemin de Damas²⁴ à Jean sur l'île de Patmos²⁵

Ces apparitions à des femmes, aux apôtres, aux disciples « lambda » sont nombreuses pour fonder le témoignage sur lequel repose notre foi. Les chrétiens qui ne croient pas à la résurrection de Jésus sont comme des tombes dans un cimetière sur lesquelles on pose des plaques de marbres où est écrit « regrets éternels » ou « tu restes dans notre souvenir ». Non JESUS EST VIVANT ! Et nous le savons parce qu'il vit en nous. Nous pouvons en témoigner justement parce que nous sentons sa Présence. D'aucun objecteront que la « foi » seule suffit mais la foi est un don du Saint Esprit qui lui est sensible et embrasse nos cœur d'amour pour un vivant. Nous ne sommes pas nécrophiles ! Les baptisés sont plongés dans la mort et la résurrection du Christ. Et la confirmation vient comme une pentecôte raviver la foi de telle manière que nous recevons la force de témoigner exactement comme

¹⁰ Luc 24, 25-26

¹¹ Jean 20, 26-29

¹² (Marc 16:9-11 ; Jean 20:11-18)

¹³ (Matt. 28:8-10)

¹⁴ (Luc 24:34 ; 1 Cor. 15:5)

¹⁵ (Marc 16:12 ; Luc 24:13-32)

¹⁶ (Luc 24:36- 43 ; Jean 20:19-23).

¹⁷ (Jean 20:26 ; 1 Cor. 15:5)

¹⁸ (Jean 21)

¹⁹ (Matt. 28:16-20)

²⁰ (1 Cor. 15:6)

²¹ (1 Cor. 15:7)

²² (Marc 16:19, 20 ; Luc 24:44-53 ; Act. 1:3-12).

²³ (Act. 7:55-60)

²⁴ (Act. 9:3-8 ; 1 Cor. 9:1 ; 15:8)

²⁵ (Apoc. 1:10-18).

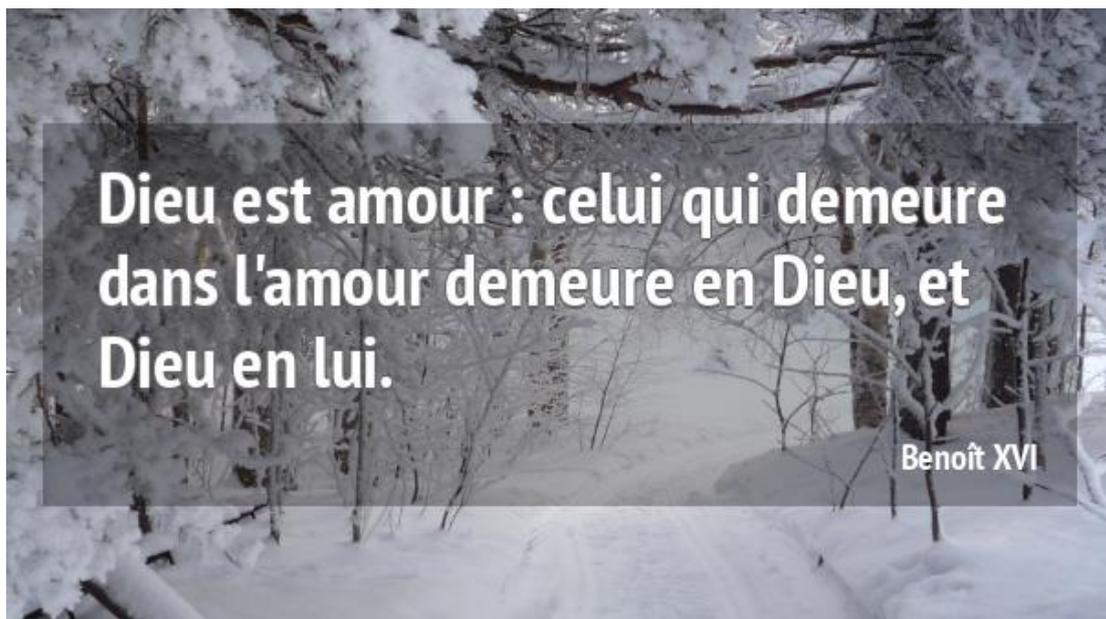
ceux qui l'ont vu de leurs yeux de chair. C'est lui qui est venu par l'eau et par le sang, Jésus Christ, non avec l'eau seulement, mais avec l'eau et le sang ; et c'est l'Esprit qui rend témoignage, parce que l'Esprit est la vérité.

Comme le dit saint Jean « C'est qu'ils sont trois à rendre témoignage, l'Esprit, l'eau et le sang, et ces trois convergent dans l'unique témoignage : si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand ; car tel est le témoignage de Dieu : il a rendu témoignage en faveur de son Fils.²⁶

Un de mes amis aime dire de ce triple témoignage de l'eau, du sang et du feu qu'il est placé sous la garde de Marie car elle était là quand l'eau s'est changée en vin aux noces de Cana, quand le vin s'est changé en sang au Cénacle et qu'elle était encore au milieu des disciples quand le sang s'est changé en feu lors de la Pentecôte.

J'aime beaucoup ce que le pape François a dit : « Je crois que Jésus fait voir ses plaies au Père, parce que ses plaies, Il les a emportées avec lui, après la Résurrection : il montre ses plaies au Père, et nomme chacun de nous. » Cela, c'est la prière de Jésus. En ce moment, Jésus intercède pour nous : Il est l'intercession ».

Septième jour



L'Amour est blessé, par Amour, Dieu s'est rendu vulnérable, n'en déplaie à ceux qui cherchent la Toute Puissance. L'amour est libre de s'abaisser et de mendier l'Amour. Et seul l'amour rend souverainement libre. Dieu est faible et humble et se livre à nos cœurs pour s'abriter et se nourrir, pour se laisser bercer dans les battements du sang et la respiration de la vie.

²⁶ I Jean 5, 7-9

Dans chaque homme qui vient dans ce monde une blessure est ouverte dont les lèvres ne se refermeront jamais, chaque blessure est un appel à la Lumière, à la Vie, à la Parole qui apaise et qui comble.

Ne demande pas à un homme ou une femme ce que Dieu seul peut donner : TOUT. Tout ce que tu désires en connaissance ou ignorant la nature de ce désir, dans tes nostalgies, tes besoins quelque chose arrive, qu'advienne une plénitude, tout est gémissement vers lui, dans la nature comme dans ton cœur.

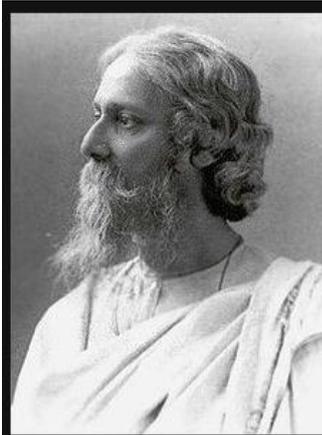
Mère Térésa disait : Se connaître nous fait plier le genou, posture indispensable à l'amour. Car la connaissance de Dieu engendre l'amour, et la connaissance de soi engendre l'humilité.

C'est l'amour qui m'éveille et me met en chemin, Il voyage avec moi et m'accueille à l'arrivée dans une effusion de bonheur.

Ne te contente pas de peu, considère toi comme un pauvre mendiant que le Dispensateur de tous les biens veut combler de richesses et couronner comme un roi.

L'amour de Dieu va bien au-delà des désirs d'union dans la fusion amoureuse, la Shulamite dit que l'amour est fort comme la mort mais l'amour qui t'attend est plus fort que la mort, plus fort que mille morts qu'il te faudra peut-être endurer jusqu'à l'incendie d'amour dans un feu qui ne consume pas et ne connaît d'autre loi que celle de l'accroissement et d'autre dimension que l'infini.

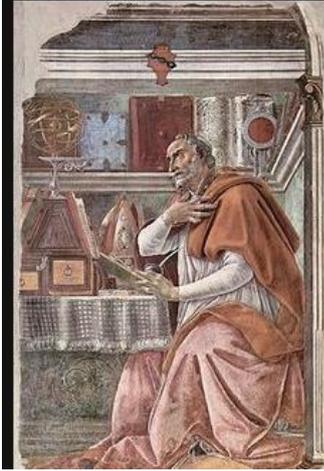
Marthe Robin a dit et vécu ces paroles : « Chercher Dieu, c'est la foi, le trouver c'est l'espérance, le connaître c'est l'amour, le sentir c'est la paix, le goûter c'est la joie, le posséder c'est l'ivresse. »



L'amour est l'ultime signification de tout ce qui nous entoure. Ce n'est pas un simple sentiment, c'est la vérité, c'est la joie qui est à l'origine de toute création.

(Rabindranath Tagore)

Et n'oublions pas, au terme de cette retraite qu'il n'y a qu'un seul chemin pour trouver Dieu et vivre de son amour : s'abaisser, se détacher de tout, mourir à soi-même, anéantir son égo et quand nous sommes totalement vides de nous-mêmes Dieu vient naître dans notre âme et la remplit. Nous ne sommes pas capables par nous-mêmes d'aimer Dieu mais lui vient s'aimer en nous et nous entraîne dans sa danse amoureuse jusqu'au cœur de la Trinité.



Deux amours ont constitué deux cités : l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu.

(Augustin d'Hippone)